

Université de Montréal

La mémoire des pierres suivi de *Les commentaires dans L'Angoisse* du roi Salomon

par

Christine Barrielle

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en Études françaises

Janvier 2004

© Christine Barrielle, 2004



PQ

35

U54

2004

V.004

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La mémoire des pierres suivi de *Les commentaires dans L'Angoisse* du roi Salomon

présenté par :

Christine Barrielle

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis
présidente-rapporteuse

Marie-Pascale Huglo
directrice de recherche

Lucie Bourassa
membre du jury

Résumé

Le texte de création consiste en un court roman qui relate une histoire se déroulant de 1942 à 1945, durant la Seconde Guerre mondiale, dans une petite ville fictive du sud de la France. Lorsque la Wehrmacht envahit la zone libre, le quotidien des gens bascule : rationnement, bombardements, méfiance grandissante. Un groupe de résistants se fait arrêter et torturer par la gestapo, peu après l'explosion d'un train. Léa reste seule avec Claire. Toutes deux traversées par le quotidien de l'ennui, elles attendent leurs maris. Le retour des hommes révèle un profond traumatisme. Paul, le mari de Léa, est le plus affecté. L'expérience de la guerre comme situation-limite pousse Léa à se forger une conception de la condition humaine.

L'essai s'emploiera à établir un lien entre l'expérimentation du **commentaire** dans le texte de **création** et la présence de commentaires dans le **roman** d'Ajar intitulé *L'Angoisse du roi Salomon* : la démarche d'écriture s'est inspirée de ce métadiscours chez Ajar ainsi que de la conception du roman chez Kundera. Pour celui-ci comme pour Broch, le roman a fonction de connaissance puisque les personnages et les situations existentielles sont conçus comme des possibles à examiner. Avec leur portée de **généralisation** et de **réflexion** donnant au récit une autre **voix**, les commentaires ponctuent la quête du narrateur et se révèlent moyen de **connaissance**.

Abstract

The literary work is in the novel form. The story takes place in a small fictitious town in Southern France between 1942 and 1945, that is, during the Second World War. Daily life is thrown into disarray when the Wehrmacht takes control of the free zone. Food is rationated, bombings begin and there is growing distrust among the citizens. Shortly after a train explodes, a group of resistants is stopped and tortured by the Gestapo. Lea remains with Claire. Racked by the boredom of everyday life, they await their husbands. Their return makes manifest a profound trauma. Paul, Lea's husband, is the most seriously affected. The experience of the war as a « limit-situation » forces Lea to develop her own idea of the human condition.

The essay will attempt to make a connection between the **literary work's** experimental **commentary** and the commentaries in Ajar's **novel**, *L'Angoisse du roi Salomon*. The writing process was inspired by Ajar's metadiscourse and Kundera's concept of the novel. For Kundera and Broch, the novel has a knowledge-based function because the characters and existential situations therein are conceived in such a way that they are possibilities to observe. Being **generalized** and **reflective**, the commentaries give the text an additional **voice** ; thus, they punctuate the narrator's search for meaning and serve as a means of gaining **knowledge**.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	p. iii
Abstract	p. iv
Remerciements	p. vi

La mémoire des pierres

Chapitre I.....	p. 1
Chapitre II	p. 12
Chapitre III	p. 26
Chapitre IV	p. 41
Chapitre V	p. 56
Chapitre VI.....	p. 71
Chapitre VII.....	p. 89

Les commentaires dans L'Angoisse du roi Salomon

Retour sur la démarche d'écriture	p. 103
Introduction à l'analyse du roman.....	p. 107
I- Bref résumé de <i>L'Angoisse du roi Salomon</i>	p. 108
II- Jauss : l'importance de la réception, l'ouverture des perceptions	p. 109
III- Bakhtine : l'acte de parole comme discours idéologique.....	p. 111
IV- Weinrich : distinction <i>récit / commentaire</i>	p. 111
V- Application de la théorie de Weinrich à un premier commentaire.....	p. 113
VI- Illustration des commentaires : quatre catégories.....	p. 115
● Première catégorie : le pronom indéfini <i>on</i>	p. 115
● Deuxième catégorie : le commentaire amené par la conjonction de coordination <i>car</i>	p. 116
● Troisième catégorie : le commentaire émis par une formule impersonnelle ou démonstrative	p. 120
● Quatrième catégorie : le commentaire qui passe par le pronom personnel <i>vous</i>	p. 124
VII- Apport des commentaires.....	p. 125
VIII- Lien commentaires – recours au dictionnaire	p. 126
Conclusion.....	p. 126
Bibliographie.....	p. vii

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de recherche, Madame Marie-Pascale Huglo, pour sa disponibilité, son écoute et ses commentaires constructifs.

Je voudrais aussi témoigner de ma gratitude à Madame Lucie Bourassa, ancien professeur, pour sa grande générosité et la confiance qu'elle m'a donnée.

Enfin, je remercie la Faculté des études supérieures du département d'études françaises et le ministère de l'Éducation pour les bourses octroyées.

La mémoire des pierres

CHAPITRE I

Il faisait froid. Dehors, le vent soufflait différemment qu'à l'habitude. Le vent aussi a ses états d'âme. Sa voix devenait de plus en plus sourde, de plus en plus enveloppante. Toujours plus profonde, elle faisait penser à une horde de chevaux sauvages que l'on entend au loin. Le calme disparaissait, une cadence mélangée au soupir des rafales montait. Des bruits réguliers, fermes et lourds, se firent entendre, puis un cortège d'hommes en noir apparut devant les fenêtres. Le regard droit, la mine déterminée, les Allemands faisaient leur entrée dans la ville de Loiset. Ils en deviendraient les occupants, même si l'accès à la zone sud leur était encore défendu.

La rue principale fut soudainement envahie d'immenses machines munies de longs canons, portées sur des chenilles qui faisaient un bruit de roulement écrasant en se déplaçant. Chaque soldat de la Wehrmacht portait une mitraillette tout ce qu'il y avait de solide, d'efficace. Jamais encore les Loisetains n'avaient connu une telle sensation de cœur serré qui ne semble plus battre la mesure, comme si le temps était suspendu, comme s'il n'y avait plus de matière, comme si tout n'était qu'illusion hormis cette vision qui devenait la nouvelle réalité. Cette journée-là, les habitants sentirent intimement que plus rien ne serait pareil, que ce souffle du vent avait fait tourner le cycle des traditions, qu'il avait irrémédiablement chassé le temps du paisible quotidien et qu'il fallait réapprendre à respirer avec l'oxygène qu'il transportait.

Ils se tenaient tous derrière leurs fenêtres, barricadés, alors que d'ordinaire, en fin d'après-midi, ils étaient à discuter sur les trottoirs, à demander des nouvelles du

voisin, à aller donner un coup de main à ceux qui en avaient besoin. De ce jour-là, plus personne ne sortit sa chaise dehors pour respirer l'air frais et savourer la quiétude, si fébrile fût-elle, de la zone libre.

Avec l'arrivée des Allemands, le rationnement s'aggrava davantage, la guerre ne permettant que sa propre industrie. Paul rapportait de moins en moins de tickets de rationnement de la mairie et, quand il revenait, le désespoir s'abattait sur lui et sa femme, car il devenait vraiment difficile de combler les besoins en nourriture. Les Loisetains se trouvaient coincés de tous les côtés : ils ne savaient jamais s'ils allaient tomber sur l'occupant à tel coin de rue, à quel moment ils se trouveraient confrontés à cette nouvelle réalité rejetée par la moitié d'entre eux. Chaque jour, en essayant de savoir ce qu'il se passait sur leur propre sol, ils prenaient des risques, mais mieux valait vivre dans la peur que dans le confort de l'ignorance. Dès cette entrée de la Wehrmacht dans la petite ville de Loiset, les habitants avaient été confrontés à l'occupation. Certes, ils la connaissaient depuis un peu plus de deux ans par le rationnement, les craintes, les bombardements, mais l'occupant avait désormais un visage. À présent, chaque matin, le plus tôt possible, la première chose à faire était de se procurer du pain, dont la quantité allait diminuer graduellement.

La mairie avait organisé une séance d'informations concernant ce qu'on appelait la « défense passive ». En cas d'alerte de bombardement, les habitants devaient se réfugier dans leur cave, mais pour ceux qui n'en avaient pas, il fallait rejoindre les « abris » signalés comme tels par des écriteaux en bois placés à plusieurs endroits de

la ville et indiquant le chemin à suivre. Ces mesures de sécurité, au lieu de tranquilliser tout le monde, rendirent les habitants de plus en plus craintifs, par les dangers possibles qu'elles évoquaient. Quand il fallait circuler dans les rues étroites, autrefois actives, paisibles, où tout un chacun se saluait, et aujourd'hui remplies par l'occupant, la seule vue de ces écriteaux devenait pénible : pourquoi fallait-il se protéger, pourquoi cette ville ?

Plusieurs « Mesures préventives de sécurité » se mettaient en place, comme le stockage de sable au grenier qui permettrait de maîtriser un début d'incendie. L'idée n'apparaissait pas mauvaise en elle-même, mais plutôt farfelue, puisqu'on ne peut pas grand-chose en cas de bombardement. Mais cela, personne n'osait en parler, car en parler serait revenu à affirmer le danger, et mieux valait conserver l'illusion d'être en mesure de le combattre. D'ailleurs, à cause des bombardements, il était interdit, la nuit, de laisser un quelconque éclairage qui aurait pu être aperçu du dehors. Il s'agissait d'éviter de se faire repérer, de modifier les habitudes, d'écouter les ordres, de se protéger de l'ennemi tout en le côtoyant. Être sans cesse sur ses gardes, mettre une croix sur la liberté. Et cela, Paul et Léa, comme bien d'autres, ne le supportaient pas. Ils refusaient de s'avouer vaincus à l'avance. Plusieurs renonçaient à « collaborer ». Il fallait tout mettre en œuvre pour éviter cette nouvelle vie imposée et à laquelle bien des Français, pourtant, adhéraient.

Un soir de fin d'automne, alors que Paul et Léa dormaient, un son strident les réveilla. Un son aigu, long, qui fit une brutale irruption dans leur sommeil. C'était la sirène d'alerte, l'avertissement ultime du danger de mort dans la zone désormais

occupée. Rapidement, ils coururent à la cave où Robert, Karl et Anne, leurs voisins immédiats, les rejoignirent aussitôt. L'air humide de la terre et les murs froids les saisirent. Tout endormis, ils exécutèrent machinalement les gestes cent fois répétés, cent fois appréhendés. Cette nuit-là fut la première nuit de terreur. Ils se trouvaient paralysés par le cri sourd, le cri fort, le cri des profondeurs de la nuit, par le bruit creux de la lourde détonation qui sévissait. Recroquevillés le plus possible, agrippés l'un à l'autre, abasourdis par la sirène qui ne cessait de hurler, par les tremblements de la terre qui fracassaient les vitres, la parole leur devenait impossible, leur langage devenant celui du sursaut.

Je sens pour la première fois la précarité de notre situation. Pire, je sens la précarité de la vie en général. Je tremble de tout mon corps, mes membres se raidissent, Paul, difficilement, me serre encore plus contre lui, j'ai des frissons partout, il ne me dit rien pour me réconforter, alors qu'il trouve toujours le bon mot quand je vais mal. Il n'arrive plus à parler, je le sens. S'il le pouvait, il le ferait, je le sais, je le connais. Nous n'arrivons qu'à nous serrer, de toutes nos forces dans la frayeur, et j'ai la sensation de lui avoir transmis mon tremblement. Il s'est crispé. Mon cœur bat à toute allure, j'ai des palpitations explosives. Les avions rasent les maisons, on dirait toujours qu'ils vont traverser la nôtre. C'est un flot continu de pétards pour adultes, les moteurs des avions grondent, nous envahissent ; nous ne sommes rien sous ces monstres de feu. J'entends Anne : elle est en train de pleurer. Je veux lui parler, lui dire que tout ça va s'arrêter, mais mes lèvres ne parviennent pas à bouger. Je n'y arrive pas. Je tremble trop et surtout, je ne sais pas si cela va cesser. Les pilotes continuent à survoler notre région avec leurs gros engins puissants, bruyants,

mortels. Nous sommes enfermés dans une cave, nous n'avons peut-être plus de maison, nous ne voyons rien, notre bougie s'est éteinte depuis longtemps. Pour la première fois de ma vie, je sens la terreur dans tout ce qu'elle a d'absolu.

Les bombardements avaient duré une heure, alors qu'ils semblaient avoir duré des jours entiers. Sans doute parce que c'étaient les premiers et que l'affolement avait amplifié la perception du temps... Ils avaient flirté avec la mort toute la nuit. Quand Anne, Karl, Robert, Paul et Léa remontèrent dans leur maison, ce qu'ils virent les fit tressaillir. Tout avait volé en éclats : les vitres, les tables et les chaises renversées, le plafond effondré en partie, des débris de pots en terre, du sucre, de la farine (biens précieux) jonchaient le sol. Tout ce qui restait et qui devait être conservé gisait là. Karl eut la réaction de jurer en allemand – *Schweine ! Sie machen alles kaputt ! Hunde !*¹ Anne s'accrocha à lui, comme pour supporter avec lui la dévastation.

Karl et Anne étaient les amis de Paul et Léa depuis qu'ils avaient déménagé au 2, rue des Coquelicots. Karl était ce qu'il était convenu d'appeler un « Allemand honorable », car il avait quitté son pays peu après l'élection de Hitler pour venir enseigner les mathématiques en France. Anne et lui s'étaient rencontrés au collège, où tous deux travaillaient. Elle enseignait la géographie. Karl était un grand sportif d'un mètre quatre-vingt-cinq. Les traits anguleux de son visage comme sa forte mâchoire lui donnaient un air sévère et intransigeant, tandis que ses yeux d'un bleu clair laissaient supposer une grande douceur. Il était d'ailleurs très affectueux envers Anne qui paraissait, à ses côtés, d'une grande fragilité. Elle avait de longs cheveux

blonds, un mince visage ovale où pointait un tout petit nez un peu en trompette, des yeux noisette pleins d'innocence et un sourire qui excusait tout. C'était un couple agréable sur qui Paul et Léa pouvaient compter, du moins depuis les deux ans qu'ils se connaissaient. Le contact avait été facile et, depuis le début de la guerre, Karl, Paul ainsi que Robert avaient aménagé la cave dans laquelle ils avaient subi les premiers bombardements.

Robert était le meilleur ami de Paul. Ils avaient fait leurs études ensemble. Tous deux avaient été reçus architectes puis avaient ouvert un cabinet en ville, rue des Lauriers. Ensemble, ils avaient retapé cette maison de trois appartements sur la rue des Coquelicots et, depuis, ils y habitaient. Robert avait gardé ses joues de bébé, un regard rieur, mais son front commençait déjà à se dégarnir. Il avait l'allure d'un homme d'affaires : toujours élégamment vêtu avec son veston bleu marine et sa cravate marron sur sa chemise bleu pâle, il avait un visage sympathique ; cependant ses traits s'étaient tendus depuis quelques mois.

Paul et Robert formaient une bonne équipe, autant pour le travail que pour les loisirs. Robert était marié avec Édith, qui avait accouché d'un enfant peu avant l'occupation. Avec tout ce qui se passait, il avait préféré envoyer sa femme et son enfant chez ses parents, dans un village reculé des Alpes. Chacun misait sur la sécurité comme il le pouvait.

¹ Sales cons ! Ils sont en train de tout détruire ! Salauds !

Paul et Robert ne travaillant plus, ils avaient été sollicités par le service d'urbanisme de la mairie pour veiller à la construction des abris. Karl avait continué son boulot. Les trois hommes s'entendaient bien, même si les fréquentations devenaient peu à peu différentes : ils se voyaient quotidiennement, par le fait qu'ils partageaient la même porte d'entrée, mais depuis le début de l'occupation, de la distribution des cartes de ravitaillement, de l'interdiction d'écouter la radio, des histoires de collaborateurs et de résistants, des restrictions imposées, régnait une méfiance entre les gens qui souvent les portait à devenir secrets. Plus personne – ou presque – ne discutait de ses idées. C'était une ambiance d'ombres. Une atmosphère de craintes dispersées sur la peau. Chaque jour, il était possible de se faire arrêter pour être interrogé par la milice, composée de Français, d'ailleurs. Chaque semaine, ils apprenaient que quelqu'un de la ville était résistant parce qu'il venait de se faire fusiller. Tout le temps l'angoisse d'un éventuel bombardement. Chaque heure passée en paix laissait transiger vers l'espoir tandis que l'heure suivante clouait dans la peur. C'était un sentiment horrible que d'osciller tous les jours, parfois toutes les heures, entre la peur et l'espoir. Ils se raidissaient lorsqu'ils croisaient un soldat allemand qui les dévisageait de son air suspicieux, frémissaient lorsque la sirène d'alerte commençait sa plainte, mais ils se remettaient à espérer lorsqu'elle ne sonnait pas pendant quelques jours. Ils avaient peur lorsqu'ils savaient que le SS surnommé Fritz avait réveillé, avec ses hommes, le voisin d'en face qui n'était jamais revenu, mais ils espéraient lorsque repassait le calme ; peur de ne rien avoir à manger, mais espoir de recevoir trente grammes de pain rassis...

Ce va-et-vient entre la peur et l'espoir aliénait tous les occupés : ils entraient dans une espèce de psychose parce que tout les poussait à perdre contact avec la réalité. Ils perdaient en même temps leurs habitudes, leur assurance et leurs repères, tombant dans une sorte de réel flottant. Ils étaient perdus dans le temps, dans leurs croyances, quelles qu'elles fussent ; ils étaient à la fois avides de vivre et lassés de souffrir. La souffrance éprouve-t-elle à la fois l'être et le temps ? Léa et Paul ne parlaient plus du projet commun de faire un enfant. La majorité de leurs discussions tournait autour du ravitaillement : qu'allaient-ils manger, quand auraient-ils du lait et quand Paul aurait-il le temps d'aller se procurer du cuir pour les souliers troués ? Entre Karl et Anne, la tension se manifestait en disputes quasi quotidiennes. Les autres n'osaient aborder les problèmes du couple, alors que le ton montait tellement, parfois, qu'ils connaissaient bien souvent l'objet du différend. Robert se faisait davantage discret. Il changeait de sujet lorsqu'on lui parlait de sa famille. Ses traits se durcissaient, son humeur devenait taciturne. Auparavant, pourtant, ils formaient un clan de bons vivants, mais ce n'était plus le cas aujourd'hui, avec l'invasion : seule restait la solidarité, pour la protection.

Dans cette atmosphère de brouillard où les plongeait l'occupation, il était difficile de faire des choix pour tenter de se définir. Que faire ? Subir et attendre ? Cela ne leur ressemblait guère. Il fallait trouver une solution à cette condition d'occupé. Aussi, après ces premiers bombardements, Robert alla habiter avec Paul et Léa, car son appartement avait pris les coups les plus durs et, en attendant de réparer les dégâts, ils avaient convenu de cette co-habitation. D'ailleurs, ils co-habitaient déjà, en vivant dans le même immeuble. Il suffisait de s'habituer à une plus grande proximité en

occupant le même espace : Robert s'installerait au salon pour dormir et chacun aurait son jour de toilette. Pour Karl et Anne, les réparations s'avéraient moindres.

L'adrénaline et la peur les avaient forcés à prendre de rapides décisions. Anne avait été la plus touchée et elle était si désemparée que tous, le lendemain de cette première nuit de tourments, s'affairèrent à faire de l'ordre dans le chaos causé par les bombes. Alors, ils s'attaquèrent à la reconstruction du plafond effondré, au remplacement des vitres et du mur abattu. Tout était plus difficile que d'ordinaire : ils n'avaient rien, mais heureusement Paul et Robert avaient reçu une formation complète ; ils savaient préparer la matière première qui leur faisait défaut, comme le ciment. Il fallait constamment faire preuve d'ingéniosité. Ce n'est pas dans le confort que l'être humain se révèle à lui-même. Ils commencèrent par l'appartement de Karl et Anne. Ils procédaient en véritables techniciens pour se protéger et résister. À cinq, ils formaient une bonne cellule de réparation après sinistre. Mais, en même temps qu'ils vaquaient à la reconstruction – sommaire –, ils ressentaient toujours cette peur latente, collée à eux. Cette peur était leur épée de Damoclès, leur tyran existentiel, commandant leur vigilance...

La réparation chez Karl et Anne dura deux semaines et ils eurent la chance de ne pas entendre une seule fois la sirène pendant les fêtes de Noël, lesquelles s'étaient déroulées dans un calme plat. L'espoir tendait à pointer le bout de son nez. Par chance, ils découvrirent leur poste de radio intact sous les décombres et convinrent ensemble qu'il était préférable de le laisser dans la cave. Il restait maintenant à mettre

sur pied l'appartement de Paul et Léa avant d'attaquer celui de Robert. Une nouvelle année arrivait, tous priaient pour une vie meilleure.

Devant les débris qui jonchaient le sol, ils ne savaient pas par où commencer, tant les dégringolades massives avaient causé à tous un insidieux trauma : Robert et Paul ne cessaient de placer les pierres au bas des murs pour les consolider, si jamais... Karl et Anne, de leur côté, avaient développé une certaine obsession de la poussière. Ils en avaient tellement avalé lors des déflagrations qu'il fallait en enlever d'avance, si...

Dans ce chaos devenu propre, les hommes confectionnèrent un mélange avec les moyens du bord et, quand le premier mur fut cimenté, ils commencèrent à croire à un début de protection, car les pierres soudées formaient maintenant un rempart. Toutefois, les nombreux mélanges de ciment avaient rendu les bras et les jambes des hommes aussi lourds que du métal, ils se sentaient de plus en plus fatigués, affaiblis par ces interminables journées de travail acharné. La fin des travaux de ce deuxième appartement apparaissait parfois irréaliste, tant elle requérait temps et efforts. Mais petit à petit, ils atteignirent leur but, en plein milieu de l'été.

Durant toute cette reconstruction, ils avaient combattu le désarroi dans lequel ils se trouvaient, car chacun d'eux avait bien ressenti, lors de ces premiers bombardements, que leur vie ne tenait qu'à un fil. Aussi, quand ils eurent fini, une tension s'était installée entre tous. Ils avaient très peu dormi pendant ces nombreux mois et demandé à leur corps des forces déjà épuisées par l'inquiétude et la faim. Lorsqu'ils s'attaquèrent à l'appartement de Robert, le dernier, le plus endommagé, ils se dirent

que le pire pouvait recommencer, que les pierres pouvaient encore s'écrouler sur leurs têtes. Ils pensaient à Sisyphe, sans savoir de quelle façon ils avaient défié les dieux.

En donnant son premier coup de marteau, Paul, s'adressant à Robert, lui dit :

- Tu crois que tout cela va durer longtemps ? Ça fait des mois qu'ils sont là !
- Je ne sais pas, mais j'en ai sérieusement marre. L'autre jour, le boulanger a fait allusion à la guerre de Cent ans, tellement il ne voit pas la fin.
- C'est ce qui est probablement le plus usant, l'attente.
- Sans compter que la vie devient de plus en plus dure pour tout le monde.
- Comment vas-tu faire pour Édith et Laure, je veux dire pour aller les voir, si les combats s'intensifient ?

Robert parut tout à coup distant et tenta d'éviter la question :

- J'arriverai toujours à m'arranger...

Cependant, Paul, ayant senti ce recul, ne put s'empêcher de chercher à comprendre.

- Qu'y a-t-il ? rien de grave, j'espère...

CHAPITRE II

Personne ne s'était vraiment parlé depuis les bombardements qui, pour la première fois, avaient forcé chacun d'eux à vivre l'anxiété dans la promiscuité, laquelle avait mis tout le monde à nu. La sirène d'alerte avait retenti à maintes reprises, pendant les mois d'hiver et vers la fin du printemps. Ils avaient tous eu la réaction de se protéger davantage, en remplaçant les remparts effondrés, en quelque sorte. Peut-être que l'illusion représentait le seul juste milieu qu'ils trouvaient entre la peur et l'espoir. L'évitement de Robert semblait tout à coup empreint de cette illusion tacite. Paul le connaissait depuis plus de dix ans maintenant et leur amitié ne s'était jamais démentie. Il s'arrêta complètement de travailler et, se pointant devant Robert du haut de son mètre quatre-vingts, lui demanda :

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Eh bien... eh bien... Depuis presque deux mois, je n'ai eu aucune nouvelle d'elles. Je ne suis pas arrivé à savoir si les Alpes ont aussi été bombardées. Et Luc qui va souvent chercher des œufs pour le Loiset n'a pas pu y aller : sa voiture a été réquisitionnée. Le comble, c'est qu'il y a aussi une pénurie d'essence à soixante kilomètres à la ronde. J'ai écouté la radio tous les soirs depuis et je n'ai entendu aucune nouvelle.

Paul ne put prononcer qu'un seul mot :

- Merde !

Robert s'effondra en pleurs, glissa par terre et plongea sa tête entre ses mains tremblantes. Les bombardements, le rationnement, la peur omniprésente auraient agi

sur les nerfs du plus équilibré. Chaque jour était un jour de lutte contre de possibles attaques nerveuses.

- Elles sont... elles sont si fragiles... Contre tous ces engins. Et je ne suis même pas avec elles. Paul s'approcha de lui :

- Mais vas-y. Nous nous occuperons de retaper l'appartement tranquillement. Va les voir. Va essayer de savoir. Le mois d'août vient d'arriver, les vacances à la montagne en cette saison, c'est formidable !

- Je ne peux pas, dit-il, en se ressaisissant.

Paul insista.

- Mais si, vas-y, tu sais bien que tu peux compter sur moi. Si je te dis que je m'occuperai de tout, je le ferai.

- Je le sais.

- Alors ?

- Alors j'ai des occupations ici.

- Le service d'urbanisme ? On dira que t'as disparu, c'est tout.

- Non, tu ne comprends pas, Paul. C'est plus sérieux que ça. Il s'agit de régler plusieurs choses ici. Il s'agit d'engagements...

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il s'agit d'organiser des explosions.

- Merde, alors ! Paul s'adossa au mur et glissa à son tour jusqu'au sol. Depuis combien de temps ?

- Ça fait un an. Et depuis l'envahissement total, les groupes s'organisent davantage ; nous recevons des armes, de l'argent et des informations précises pour les opérations.

- Un an ? C'est pour ça que t'as envoyé Édith et Laure chez tes parents ?

- Oui, mais ce n'est pas vrai, elles ne sont pas chez mes parents, elles sont ailleurs.

- Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

- Je ne peux pas partir d'ici parce que nous savons qu'un convoi d'armes passera dans le vallon du Puy-de-l'Arc à la fin du mois d'août. Il ne reste que trois semaines. D'ici là, je dois organiser l'équipe et trouver le matériel nécessaire pour l'attaque. Je ne peux pas bouger. Ensuite, peut-être, je pourrais partir. Cela dépendra du résultat de l'opération. Mais je n'aurais pas dû te dire tout ça. Notre seule religion, c'est le secret. Je l'ai trahi. Par faiblesse, ou par amour. Je regrette. Je t'ai mêlé à mon engagement malgré toi. Oublie tout. Il vaut mieux. Les nazis sont sans pitié. On dit qu'ils pourraient faire parler un mulet. Je regrette, mais je dois avouer que cela m'a fait du bien. Tu es mon meilleur ami. Je ne t'avais jamais rien caché avant. Je sais que j'aurais dû continuer. Pardonne-moi.

Paul croisa les bras et coupa le fil de ses paroles :

- Je veux participer à cette opération et je suis prêt à prendre tous les risques qu'il faudra. Je suis complètement dégoûté de toute cette vie de semi-prison. Je compte me rendre utile. Je n'ai pas envie de me regarder dans la glace et d'y voir quelqu'un qui a préféré subir plutôt qu'agir. Léa et moi en parlions récemment. Tu peux compter sur moi.

Robert le regarda, scrutant le visage de son meilleur ami. Longtemps ses yeux cherchèrent dans ceux de Paul les motivations profondes de cette volonté. Si Robert savait qu'il pouvait compter sur lui, il ignorait comment cet ami, si proche soit-il, se comporterait dans une situation-limite, quand il s'agit de se confronter à la mort. D'ailleurs, lui-même ne se connaissait pas comme tel avant d'avoir vécu ses

premières expériences. Car avant la conscience de la mort, n'est-on pas étranger à soi-même ?

« Compter sur quelqu'un », dans la Résistance, c'était sacré. C'était comme le bon fonctionnement des cloches pour l'église. Il fallait que la dignité, le sens du devoir, soient profondément ancrés dans la personne, qu'ils fassent partie de son essence même, qu'ils soient, au fond, innés. Il s'agissait à la fois de mener à bien une opération et de ne pas craquer en cours de route, de ne pas se dégonfler devant la supériorité de l'ennemi. Il fallait se tenir droit en toutes circonstances et ne pas « parler » en cas d'arrestation, car il en allait de la vie de la sizaine, du groupe d'action : si un maillon cassait, la chaîne n'existait plus.

C'était cette détermination sans faille que Robert recherchait dans les yeux de Paul. Il voulait être sûr. Pour lui, pour le groupe, pour la France. Après ces minutes ou ces secondes, les deux amis se serrèrent la main et se donnèrent l'accolade. La prudence allait être de mise. Depuis que les Allemands avaient envahi toutes les zones, la Résistance était sur les dents : un nombre élevé de Loisetains s'était engagé dans la milice française, croyant sentir la supériorité occupante et refusant de manquer le bateau. Des Français écoutaient les conversations au bistrot, dans les rues, n'importe où, soupçonnant le moindre compatriote.

Qu'avaient-ils à perdre ? Ils se fixèrent rendez-vous au pont de bois. C'était la première mission de Paul, le premier test, la mission de reconnaissance où il allait découvrir un autre monde.

Quand Léa les rejoignit dans l'appartement, après avoir fait la file durant plus de deux heures afin d'obtenir cent vingt-cinq grammes de pain pour trois, elle les trouva en train de travailler d'arrache-pied.

- Et comment va Édith ? demanda Léa à Robert qui cassait le reste du plâtre.

Il lui répondit que tout allait pour le mieux, qu'elle et Laure ne manquaient de rien, là-bas, dans la montagne, contrairement à eux, en ville. La décision de se séparer se révélait positive, momentanément, du moins. Léa parut rassurée, elle acquiesça à l'opinion de Robert. Paul jeta un regard discret à son ami.

- Le déjeuner sera prêt dans une demi-heure ! annonça-t-elle.

Les deux hommes continuèrent ce qu'ils étaient en train de faire sans mot dire, seulement des milliers de pensées défilaient dans leurs têtes, à la manière des étoiles filantes. Ils cimentèrent ensemble les premières pierres du mur à moitié effondré.

Les journées se déroulaient dans l'acharnement au travail pour tous les trois. Léa, de repos le samedi à l'hôpital, participait aux travaux, alors que Karl et Anne travaillaient au collège – dont la moitié de la superficie avait été réquisitionnée par l'occupant. Le couple rageait chaque soir d'avoir été confronté toute la journée à ceux qui volaient les habitudes. Ils faisaient une croix sur le calendrier, portant sur leurs épaules le temps qui passait à huis clos, aspirant à agir sur lui. Ne plus le subir, s'en délivrer, vivre... C'était ce qui demandait le plus d'énergie : toujours la mort attend, mais jamais elle ne guette aussi arbitrairement. Chaque jour, une bombe pouvait leur tomber sur la tête, ou une balle perdue les transpercer, sans raison. Chaque jour, ils sentaient l'irréversible de leur condition. Dure à supporter. Ils vivaient une existence sans clarté, demeuraient dans la pénombre.

À la nuit tombée, Robert, Paul et Léa se mirent à table pour partager le maigre repas de rationnement. Ils discutaient de cette bataille en Russie qui avait fait un nombre incalculable de morts, à la fois chez les Allemands et chez les Russes. La bataille avait été décisive sur le plan militaire. Des bruits couraient que Staline avait ordonné à ses généraux d'abattre chaque soldat qui avait refusé de continuer. Les militaires avaient crevé de froid, de faim, ils avaient fait reculer l'ennemi tant qu'ils pouvaient et là, leur dirigeant les descendait. Meurtrière mascarade. Illusion de la solidarité tragique. Paul se révolta le premier :

- C'est quand même un monde de savoir que celui pour qui tu te les gèles depuis des mois, voire des années, te fusille.

D'une voix basse et détachée dans l'ailleurs, Léa prononça ces quelques mots :

- Au mois de décembre, en Russie, il commence à faire très froid ; les soldats devaient se sentir horriblement seuls.

Robert engagea les propos sur le plan militaire, pour détendre l'atmosphère :

- Bien que cette tactique ne m'ait pas paru judicieuse, parce qu'il y a eu beaucoup de pertes humaines, donc une perte d'effectifs considérable, elle a forcé Paulus à capituler en plein hiver.

- Et il faut dire que depuis, les Alliés se sont davantage engagés envers les pays occupés, insista Paul.

Cette conversation dura quelques heures. Paul et Léa allèrent se coucher, alors que Robert prétextait un oubli de matériel à la mairie. Discrètement, il se dirigea vers la cave pour allumer la radio et écouter le message transmis par la BBC. Parmi les grésillements, il entendit : « Le taureau marchera sur la terre. » À pas de loup, il

remonta les vieux escaliers exigus couverts de chaux. Il dut essayer ses semelles pour ne pas intriguer quiconque. Ensuite, il partit pour sécuriser les lieux du rendez-vous. Paul, quant à lui, devenait de plus en plus nerveux, surtout qu'il se demandait comment quitter la maison sans éveiller les soupçons de sa femme. Bien qu'elle lui fit confiance, elle avait les nerfs à fleurs de peau et pouvait s'imaginer n'importe quoi.

Elle s'était endormie presque instantanément, après que Paul lui eut souhaité une bonne nuit, inventant des lectures importantes à faire pour le boulot. « Et si je ne revenais pas, je serais vraiment un salaud pour elle. Qu'est-ce qu'elle deviendrait ? » pensa Paul. Il la borda avec le plus grand soin du monde et ses lèvres se posèrent sur son front, délicatement. Après l'avoir regardée, comme pour conserver son image, il se retourna et partit.

Le vieux pont du Puy-de-l'Arc se trouvait normalement à un quart d'heure de chez lui, à peu près. Il fallait cependant être vigilant à cause du couvre-feu, des sentinelles qui arpentaient certaines rues, et compter plus de temps pour tous les déplacements. À quoi devait-il s'attendre ? Robert lui avait simplement parlé du stockage de munitions à faire pendant la nuit, après la présentation de l'équipe. En fait, pour Paul, la mission avait commencé dès le moment où Robert l'avait mis au courant : se taire, faire attention à tout, sortir de la chaleur de la maison sans éveiller Léa, tout cela faisait partie de l'épreuve.

Lorsque Paul referma la porte derrière lui, la douceur de la nuit d'été l'envahit soudainement, la noirceur lui inspira une prudence stimulante. Autour de lui, tous les

volets étaient clos, pas une seule lueur ne se laissait deviner. Un silence enveloppant régnait dans l'étroite rue, accompagnant chacun de ses pas. Il marchait vite, car il ne voulait pas arriver en retard au rendez-vous. En même temps, il prenait son nouveau rôle très au sérieux : il voulait percer la nuit, trouver des repères. À quelques mètres du vieux pont, il se cacha dans les buissons pour observer les lieux. Il n'avait croisé aucune sentinelle jusque-là – il avait quand même emprunté quelques ruelles afin d'éviter les rencontres. Les lieux étaient déserts, seule une faible lumière éclairait le pont du Puy-de-l'Arc. Une voie se présentait, bordée de parois métalliques. Autour, un bois un peu sauvage rendait l'endroit plutôt retiré, isolé. Les pins semblaient même former une farandole autour de ce minuscule pont qui surplombait une petite rivière calme.

Paul regarda sa montre. En se baissant le plus possible, il s'approcha. Silence total. Il se demandait même s'il avait bien compris le toponyme, avec l'insécurité du débutant. La hantise de mal faire. Soudain, comme surgie de nulle part, une sentinelle pointa une mitrailleuse dans son dos.

- Was machen Sie hier ? Der Zutritt zu diesem Gelände ist nach der Sperrstunde verboten. Ihre Papiere. ²

Paul, malgré son cœur qui battait la chamade comme jamais auparavant, même pas lorsqu'il avait eu peur d'aimer, garda son calme. Lentement, comme pour ne pas paraître se reprocher quoi que ce fût, il sortit ses papiers, frôlant son couteau dans sa poche. Le soldat lui ordonna de marcher vers le pont, les bras au-dessus de la tête. Paul avançait lentement, craignant une balle dans la nuque. À l'orée du bois, ils

tombèrent sur quatre hommes. Paul écarquilla les yeux. Les autres eurent un léger sourire. La sentinelle lâcha sa mitraillette, tous allèrent sur le pont. Robert s'adressa à Paul qui ne comprenait plus rien.

- Paul, c'est Robert. Petit test. Désolé, il fallait savoir. Ça va ?

Paul fut interloqué. Il toucha ses reins pour éliminer la sensation du canon de la mitraillette.

- Oui, ça va.

Sans lui laisser de répit, Robert commença les présentations.

- La sentinelle, c'est Hank, un autre « Allemand honorable ».

Les deux hommes se serrèrent la main, malgré le mauvais goût dans la bouche que Paul gardait du premier contact. Il le dévisagea pour garder ses traits bien en tête : petit visage carré, ossature anguleuse, pommettes saillantes, front large, regard droit et une poignée de main ferme. Ça allait. Paul sentait déjà la texture du groupe.

- Lui, tu le connais déjà, n'est-ce pas ?

Un homme, sorti de l'obscurité, tendit la main à Paul. C'était Karl, son voisin.

- Quoi ? s'exclama Paul. Toi, ici ?

- Eh oui, cela fait plus de six mois, maintenant.

Ensuite – Robert ne voulait pas perdre de temps -, il y avait Claire : jeune femme de vingt-cinq ans dont le mari avait été envoyé en Allemagne pour le compte du S.T.O. Malgré son mètre soixante-cinq et ses cinquante-deux kilos, elle semblait d'une grande solidité. Restait Philippe, que Paul avait déjà aperçu chez Robert, et qui travaillait au comité de ravitaillement. À lui seul il ravitaillait deux familles pauvres du haut de la ville : il prenait d'énormes risques pour rapporter toute cette nourriture.

² Qu'est-ce que vous faites là ? L'accès à ce territoire est interdit après le couvre-feu. Vos papiers.

- Nous sommes toujours six, lui dit Robert, c'est la règle. Tu remplaces notre camarade Jacques, l'épicier mort au cours d'une embuscade.

Il fallait se dépêcher, décharger un camion plein de munitions, les entreposer dans un abri de fortune au cœur des pins, près du chemin de fer, à deux kilomètres du pont.

Subrepticement, la bande se dirigea vers le lieu-dit, à la suite de Robert. Au moindre bruit, tous s'arrêtaient de marcher. Chacun se sentait sur un fil tendu. Cette conscience permanente de la contingence allait inévitablement faire partie de Paul.

Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à un gros tas de feuilles qu'ils commencèrent à défaire pour découvrir un vieux camion allemand - réquisitionné, pour une fois, par les occupés. Méthodiquement, sans perdre de temps, ils vidèrent le camion. L'équipe était rôdée, Paul le devinait. Il se sentit responsable d'eux, car ils faisaient désormais partie de lui-même. Lorsque Robert lui donna une arme, il comprit que son ami était le chef du groupe. En tenant ce revolver dans sa main, il sut à quel point une arme procure une sensation de puissance : un petit objet lourd, solide, avec un grand potentiel de destruction. Paul ne regrettait pas son choix. Il pensa à Léa qui devait dormir.

Le long de la voie ferrée, réservée uniquement aux convois militaires depuis bon nombre de mois, il fallait disposer des paquets de dynamite puis les relier avec un mince fil au détonateur caché deux kilomètres plus loin dans la colline. Le fil devait parcourir un sillon jusque-là. En haut de la pente, à deux kilomètres à vol d'oiseau, se

tiendrait Hank, qui s'était imposé technicien en pyrotechnie et en dynamitage. C'était lui qui ferait le délicat branchement et qui déclencherait le détonateur.

Robert vérifiait chacune des étapes de l'embuscade. Sa nervosité se manifestait par de fréquents hochements de tête et des allées et venues sur la pente du sillon. Karl et Philippe creusaient la petite tranchée, Claire reliait les bâtons entre eux tandis que Paul guettait une éventuelle présence étrangère. Maintenant, il était armé. D'ailleurs, chaque membre du groupe portait un revolver ou une mitraillette. L'arme constituait la plus fatale des pièces à conviction pour la gestapo, car elle était le symbole matériel de la Résistance. C'était pour elle qu'il fallait trouver la meilleure planque. Mais en même temps qu'elle conférait au groupe sa faiblesse, elle lui donnait toute sa force ainsi que sa possibilité d'être ; sans elle, aucune menace possible, aucune action.

Il était environ trois heures du matin lorsque le travail se termina. Robert ne cessait d'inspecter la disposition des paquets à l'intérieur des rails pour qu'un maximum de wagons explosent. Il touchait le fil qui les reliait en vérifiant sa tension, et arpenta, avec une minutie presque névrotique, le sillon jusqu'au détonateur où il posa des questions au technicien Hank, lequel semblait sûr de son travail. Le chef était rassuré. Ils pouvaient partir. Pour plus de précautions, ils se dispersèrent en silence, à intervalles de cinq minutes. Robert était toujours le dernier à partir.

Sur le chemin du retour, Paul apprivoisait la nuit. Il devait tout écouter, tout sentir, être attentif au moindre bruit. À trois heures du matin, la noirceur dévoile toute sa

profondeur parce qu'elle s'est installée, c'était comme si la nuit était toute créée et qu'il ne fallait que la suivre. La nuit, à cette heure-là, offre sa présence, sa texture. Paul humait l'odeur moite et fraîche de la terre ; il rentrait chez lui prudemment, mais avec une épaisseur supplémentaire : il lui semblait tout à coup qu'il avait trouvé un sens à sa vie, malgré le non-sens de la guerre.

En passant le seuil de la porte, il pensa que si Léa le surprenait, il aurait du mal à lui mentir, mais il le faudrait. Il se ferait donc le plus silencieux du monde et exécuterait tous ses gestes habituels avant de rejoindre sa femme qui dormait à poings fermés dans le lit chaud. Tout doucement, Paul rabattit la couverture sur ses épaules et la serra contre lui, alors qu'elle balbutiait quelque expression de confort. Léa blottie contre lui, il sentit plus que jamais qu'il devait la protéger. Il la ramena au creux de ses bras en lui baisant le front.

Robert avait convoqué tous les membres du groupe le deuxième vendredi d'août, afin de répéter l'opération. Le train arriverait par l'est, alors qu'une partie de l'équipe se trouverait près du détonateur, au nord. Juste en face, au sud, Philippe et Claire feraient des signaux avec un miroir au moindre signe de danger. Le train roulerait à vingt kilomètres à l'heure environ, avec son chargement, pour arriver vers 17h00 dans la courbe stratégique. Karl et Paul se tiendraient à un kilomètre à l'est du poste principal, là où se trouvaient le détonateur et l'abri : ils aviseraient Hank et Robert de l'arrivée imminente du convoi, par l'imitation du chant du rossignol.

Cependant, restait à régler le repli du groupe. Car, si tout se passait comme prévu, le train exploserait en fin d'après-midi et le bruit se ferait entendre jusqu'à la ville d'où les soldats rappliqueraient en un éclair. Il leur fallait trouver une solution pour se cacher immédiatement après le coup. Courir pour s'enfoncer encore plus dans le maquis semblait trop risqué : les soldats s'y engageraient de façon certaine. Retourner à la ville par la colline l'était tout autant, surtout que le petit groupe et la horde de militaires étaient susceptibles de se retrouver nez à nez. Rester sur place et attendre les soldats pour leur tirer dessus était impensable à cause de la faiblesse de leur équipement.

Paul eut alors l'idée de creuser un abri souterrain, car les Allemands, à la découverte du poste principal, fuseraient dans toutes les directions. Tous se mirent au travail et Philippe fut d'une grande utilité lorsqu'il fallut déplacer la première pierre. Il ne leur restait qu'une semaine avant le samedi fatidique. Durant plusieurs nuits, ils se relayèrent pour creuser ce souterrain de fortune qui deviendrait leur terrier, ou un piège s'ils étaient découverts.

Quand l'abri fut terminé, tous s'y engouffrèrent sauf Claire qui tenait à vérifier l'apparence de ce bout de colline « trompeuse ». Elle demanda aux hommes de fermer l'abri avec le tas de branches et de pierres. Il y avait assez de place – si restreinte fut-elle – pour tous, mais elle remarqua que la « porte » n'était pas assez solide. Il était impératif de la renforcer. L'essai suivant la convainquit. Elle alla rejoindre le groupe pour trouver sa place. Immédiatement après la déflagration, tous gagneraient l'abri : Karl et Paul en longeant la voie ferrée vers l'ouest, à travers la

colline, et Claire et Philippe, au moment où Paul donnerait le signal à Robert, en traversant la voie à toute vitesse pour s'y terrer, et ce, juste avant l'explosion. Le plan semblait clair et réalisable.

La nervosité, lentement, commença à s'insinuer en eux. Robert paraissait soucieux et n'adressait presque plus la parole à personne ; Paul, de son côté, ne cessait de se ronger les ongles. Karl et Hank parlaient entre eux en allemand en tentant de savoir de quels côtés arriveraient les soldats après l'explosion. Ce devait être pour eux une façon de vaincre leur anxiété : se tenir prêts, anticiper pour mieux réagir. Claire contemplait ses copains, alors que Philippe chantonnait de sa voix grave en promenant son regard de gauche à droite de la voie ferrée.

CHAPITRE III

Il était quatre heures du matin passées quand ils s'éparpillèrent dans les pins pour aller chercher le sommeil du juste dans leur chaumière. Chacun d'eux, à ce moment-là, devait penser que ce pourrait être leur dernière nuit : c'était la veille de l'explosion - la situation deviendrait incontrôlable après l'action. Désormais, dans leur for intérieur, régnait le doute : il fallait faire sauter ce train de munitions ennemies, mais allaient-ils s'en sortir vivants ? Malgré ce risque, la nécessité de résister s'imposait, forte, tel un appel. Rien ne saurait altérer leur conviction du devoir-faire. Ils se réuniraient au même poste le lendemain.

Au cours de cette nuit, Paul eut un sommeil agité. Robert ne dormit pas. Le matin, ils burent ensemble leur café. Léa leur racontait sa journée de la veille à l'hôpital où les moyens se faisaient de plus en plus rares ; les médecins devaient opérer avec des morceaux de fer chauffés en guise de scalpel. Les deux hommes s'animaient comme de bons interlocuteurs ; ils avaient quitté pour quelques minutes leurs pensées, voilé l'incertitude de leur destin qui, autrement, se traduisait par des doutes plein la tête, de l'appréhension plein les membres.

Après le déjeuner, Robert partit « se promener » alors que Paul et Léa restaient ensemble à la maison, pour se retrouver tous les deux. Léa plongeait son regard dans le vide : le nombre grandissant et l'état des blessés qui arrivaient à l'hôpital l'affectaient chaque jour davantage et le dernier bombardement l'avait laissée dans un

état d'insécurité. Paul avait une envie folle de la transporter ailleurs, il sentait monter en lui un sentiment amoureux, vif, presque physique. Il lui parla longuement.

Je me souviens de toi à la fac. Tu portais toujours ta tonne de bouquins sur ta poitrine. Je te regardais longuement traverser la place publique pour aller près de la fontaine. Tu y mangeais toujours une pomme. Je regardais ton visage paisible et je voulais y poser mes mains. Je me sentais envoûté à l'idée de m'approcher de toi, d'entrer dans cette espèce de sérénité que tu dégageais. Quand j'ai su que tu étudiais en médecine, je me suis dit que nos enfants seraient toujours protégés. Et la première fois que nous avons fait l'amour, j'ai senti que rien ne pourrait nous séparer.

Il caressa son visage et le prit entre ses mains.

- Léa, pourquoi tes yeux sont-ils pleins de larmes ?

- Parce que je ne sais pas où les mettre.

Au début de l'après-midi, Paul quitta la maison pour se diriger vers le lieu de rencontre, toujours avec une infinie prudence. Sa nervosité grandissait au fur et à mesure qu'il s'approchait, guettant les regards, les gestes des sentinelles postées dans les rues, les sacs que transportaient certains hommes. Tout lui paraissait suspect et lui aussi craignait de le paraître. Le moindre indice faisait battre son cœur à tout rompre alors que sa tête ne cessait de lui répéter : « C'est ta première mission. Ne fais pas de gaffe. C'est aussi le premier vrai test. Ne montre pas ta peur. Sois un homme. » Ses mains étaient moites, ses yeux, en état d'alerte.

Tout doucement, il s'avançait dans les pins, vers le poste principal où chacun devait récupérer son arme camouflée dans l'abri, qu'il garderait avec lui par la suite. Robert était déjà sur place.

- Ça va ?

- Oui. Les autres ne sont pas encore là ?

- Si, si. Hank est là. Il vérifie le matériel pour voir si rien n'a été saboté.

Claire arrivait :

- Salut vous deux, prêts ?

Paul et Robert répondirent par l'affirmative. Philippe, lui, les rejoignit avec un gros sac sur l'épaule.

- Que fais-tu avec ton baluchon ? lui demanda Robert, sur le ton de la plaisanterie.

- C'est pour casser la croûte, les copains, vous savez... les efforts ouvrent l'appétit.

Philippe était du genre à vivre le moment présent ; il avait rassemblé tous ses tickets de rationnement pour cette occasion, car on n'est maître que de ses décisions, pas de ses résultats, et si l'attaque tournait mal, au moins ils mangeraient ensemble.

- Ouais. Tu ne peux jamais t'empêcher de penser à bouffer, toi !

Et Philippe cacha sur-le-champ son baluchon dans l'abri. Karl les rejoignit. Ils répétèrent pour une dernière fois les consignes, tout en scrutant le terrain qui leur semblait rempli d'espions. Tous se tenaient prêts. Tous voulaient que ça arrive : leurs cœurs battaient dans leurs oreilles chaudes, les idées tournaient dix fois trop vite dans leurs têtes.

Chaque équipe se dirigea vers son poste, celles du sud et de l'est munies d'une mitraillette et d'un miroir. Claire et Philippe sentaient leur sang bouillir et marteler

leurs tempes. Et s'ils étaient repérés en traversant la voie ? Philippe calma son amie en lui disant que les soldats seraient déjà sur place s'ils s'étaient douté de quoi que ce fût. Ils s'allongèrent par terre en se concentrant sur tout ce qui entraînait dans leur champ de vision périphérique. La mitraillette en position, ils étaient prêts à tirer. Karl et Paul, quant à eux, essayaient de trouver le point le plus haut possible pour surplomber au maximum la trajectoire qu'emprunterait le train. C'était la première fois qu'ils voyaient les lieux en plein jour. Au moindre bruit, ils braquaient leurs mitraillettes. Un lapin qui faisait bouger les buissons. Une cigale qui chantait trop fort. Le vent dans les arbres qui faisaient tomber des noix... Un rien les faisait réagir. Tant mieux : ils étaient bel et bien sur leurs gardes. Robert et Hank, de leur côté, essayaient d'anticiper un quelconque problème avec l'installation de dynamitage, afin de parer au moindre imprévu.

Loin à l'est, l'ouverture entre les escarpements laissait percevoir une voie. La colline s'élevait parfois, montée sur son roc d'un beige rosé et les pins parasols faisaient de l'ombre à ses bas-côtés. Plus le chemin s'avancait vers l'ouest et plus sa sinuosité se dégageait du relief. Le ciel était bleu, l'air, tranquille, et cette voie ferrée semblait toute désignée pour des convois importants, amalgamée au paysage, comme sculptée en lui, devenue une partie de lui. Mais sa courbe la plus prononcée, c'était celle où se tenaient les trois équipes qui la cernaient dans un triangle. À cet endroit, le chemin de fer sinueux s'ouvrait dans toute sa largeur et c'était là qu'ils avaient décidé d'opérer.

Au fur et à mesure que le temps passait, la tension montait : les battements cardiaques devenaient palpitations, les fronts, pleins de sueur, les jambes, de plus en plus molles.

Tout à coup, Claire aperçut deux sentinelles qui se postèrent exactement au centre du triangle formé par le groupe divisé, au milieu du trajet prévu pour rejoindre le poste principal. C'était ce qu'elle redoutait le plus.

- Mince, t'as vu ça, Philou ?

- Pu-tain ! Il n'y a pas trente-six solutions.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? Je n'ai encore jamais tiré sur personne, moi. Toi non plus, d'ailleurs.

- Tu vois une autre solution ? Tu crois qu'on pourra rester tranquillement ici, après l'explosion ?

Claire le regardait, perplexe. Elle le fixait : il avait raison, mais elle aurait préféré qu'il eût tort. Elle fit un signal discret, bref, avec son miroir, pour avertir les autres.

- Bon, d'accord. Tu prendras le plus grand, je prendrai le plus petit, celui qui est sur la gauche.

- Il va falloir s'approcher, d'ici, on est trop loin. Il ne faut pas rater notre coup.

Soudainement, un long sifflement se fit entendre, celui d'un rossignol presque parfaitement imité. Mais les sentinelles y réagirent et se tinrent sur leurs gardes. Tournant sur eux-mêmes, ces soldats flairaient quelque chose. Leurs mitraillettes, bien appuyées sur leurs hanches droites, se tenaient en position, prêtes à cracher. Mais ils n'eurent pas le temps de s'avancer, car le bourdonnement du train se fit entendre. Paul et Karl devaient déjà avoir rejoint les autres. Claire et Philippe étaient en retard. Misant sur l'effet de surprise, ils foncèrent droit sur les sentinelles. Philippe atteignit sa cible le premier, mais Claire manqua la sienne et reçut une décharge à l'épaule. Philippe eut le réflexe immédiat d'abattre la seconde sentinelle et de prendre

Claire sur son dos. Il courut aussi vite qu'il le put vers l'abri où il s'engouffra, juste avant de sentir la déflagration.

Un immense fracas se fit entendre, rapide et sec. Il résonnait dans toutes les têtes et faisait se répercuter d'autres détonations, comme à répétition : la première avait créé une chaîne d'échos, sûrement aidée par les rochers, mais surtout par la quantité de munitions. Les blocs de dynamite avaient été placés sur une distance plus grande que celle du train qui avait explosé en quasi totalité. Chaque nouvelle déflagration développait dans l'atmosphère un nuage orange et noir, gros, épais, d'une chaleur excessive. La ferraille se pliait sous cette température, alors que son contenu ne cessait de pétarader. Une explosion plus vivante que jamais. C'étaient eux qui l'avaient amorcée, elle déferla tout près, gigantesque, forte, puissante.

Après avoir balancé le détonateur, Robert et Hank se terrèrent à leur tour dans l'abri, en prenant soin de bien refermer la porte sur eux. Robert examina la blessure de Claire. Elle n'était pas profonde, mais si Claire n'était pas soignée rapidement, elle en souffrirait toute sa vie. Paul lui fit un bandage avec une manche de sa chemise pour arrêter l'hémorragie. Philippe voulut lui donner de l'eau, la réconforter. Claire le rassura, ça allait.

- Maintenant, il faut attendre, dit Robert.

Ils se regardaient, sans s'adresser la parole, la tête entre les genoux, puisant l'énergie de leurs tripes, récupérant leur souffle à grandes bouffées. Un quart d'heure plus tard, une foule de soldats arriva par camion. Des cris. Des bruits de pas incessants,

frappant le sol, des ordres hurlés - *Tut etwas, wir müssen sie einfangen, schnell, schnell !³* - des coups de mitraillette parmi les déflagrations qui continuaient. Les soldats n'étaient pas encore montés sur la colline. L'un deux venait cependant de découvrir les deux sentinelles abattues.

- *Schnell, hier sind zwei Leichen, wir müssen verschwinden !⁴* cria-t-il.

Une troupe s'aventura alors sur la colline. Plusieurs soldats marchèrent sur la porte pendant trois bonnes minutes. Sous terre, ils sentaient leurs pieds tourner en rond. Ils gardaient les yeux braqués sur l'intérieur de la porte soumise à une dure épreuve.

Dans leur souterrain improvisé, ils se disaient que cette idée d'abri allait s'avérer folle, qu'ils ne valaient rien, coincés là. Ils s'étaient fabriqué un piège, un trou à rats. La porte était piétinée, le sol recevait les secousses des bottes, que pouvaient-ils faire ? Que devaient-ils faire ? Des solutions de défense jaillissaient dans leurs têtes, toutes aussi farfelues les unes que les autres ; heureusement, les soldats prirent une autre direction et filèrent vers le nord-ouest.

Tous sentirent un énorme soulagement qu'ils n'osaient évacuer, tant il se trouvait mêlé à la crainte de nouveaux piétinements sur leurs têtes. Claire s'affaiblissait. Il fallait sortir en faisant très attention. D'abord, il fallait rassembler tout le matériel, ne rien oublier. Attendre la nuit noire pour transporter Claire chez Léa. À pied, ce serait long, il faudrait une charrette, mais le risque était trop grand. Philippe se proposa de la porter sur trois kilomètres, escorté de Paul, jusqu'à la rue des Coquelicots où Léa

³ Grouillez-vous, il faut les rattraper, vite, vite !

⁴ Vite, y'a deux morts, il faut débarrasser !

les aiderait. Claire murmura qu'elle pouvait marcher, malgré son état de plus en plus critique. Les autres tentaient de la garder éveillée.

Ce ne fut que cinq heures après l'explosion que Robert se hissa à l'extérieur. La nuit était opaque, l'air, frais, mais des cendres en descendaient toujours alors que le crépitement du feu, un peu plus bas, se faisait entendre. À pas de loup, il scruta les alentours. Rien à l'horizon. Philippe donna son baluchon à Hank et chargea Claire sur son dos. Robert l'accompagna. Karl et Hank rentrèrent chez eux. Paul s'improvisa éclaireur.

Robert et Philippe redoutaient la réaction de Léa et celle de Paul qui s'était tu jusque-là pour la protéger. Pourtant, s'ils voulaient soigner Claire, la personne la plus fiable, c'était Léa.

Pour traverser la ville, Paul usa de ruse, tant les soldats, au fur et à mesure que leurs recherches se révélaient infructueuses, se déployaient de partout pour trouver les coupables de l'explosion : alors que le ravitaillement se faisait de plus en plus difficile et que les quantités de munitions étaient en baisse, des wagons chargés avaient sauté ! Les Allemands ne se laisseraient pas faire. Malgré le fourmillement qui régnait dans le quartier, il fallait se faufiler tout en passant inaperçus. En rasant les murs, ils longèrent chaque rue du quartier déjà fouillée par les soldats. Claire marmonnait. Elle souffrait. Petit à petit, ils se rapprochaient de la maison. Robert attendit plus d'une heure sous un porche pour ne pas faire une entrée trop remarquée.

En ouvrant la porte, Paul ne vit que la bouche ouverte de Léa d'où rien ne sortit ; pas un son, pas un souffle. Elle ouvrit grand les yeux en constatant l'état de Claire et les fit entrer rapidement tout en leur indiquant la cuisine.

- Que lui arrive-t-il ?

- Elle a reçu un coup de mitraillette dans l'épaule. Ça fait plusieurs heures. Elle a perdu beaucoup de sang et elle souffre. Aide-là, Léa.

Un instant, Léa regarda Paul en lui signifiant qu'elle savait, que ce ne pouvait être un hasard si cette fille avait reçu une balle le jour même de l'explosion. Elle allait essayer. Elle opérerait dans la cuisine puisqu'il n'était plus question de transporter Claire à son hôpital.

- Qu'est-ce qu'il te faut ?

- Des gazes, de l'alcool, un couteau, une pince, une aiguille, du fil. Demain, je lui apporterai de la pénicilline. Tout est dans le tiroir du buffet, fais-moi du feu.

À froid, malgré sa hantise de faire mal davantage, malgré la tension qui régnait à l'extérieur, Léa commença la chirurgie. Claire endurait la douleur sans mot dire ; dans sa tête, elle était déterminée à ne pas y rester. Quoique très affaiblie, elle tenait le coup et s'astreignait à combattre le mal en serrant une serviette calée dans sa bouche. Léa se concentrait. Philippe lui tenait la main. Paul assistait sa femme. Robert, revenu depuis peu, guettait par la fenêtre les faits et gestes des soldats. Il semblait plus inquiet que jamais.

Paul lui expliqua que les Allemands avaient arpenté toute la rue des Coquelicots, qu'ils avaient frappé à chaque porte pour interroger les habitants. Heureusement, Paul

et Karl étaient arrivés avant eux. Sur un ton sec, les soldats avaient rétorqué, pour l'absence de Robert : - *Wir werden ihn finden !*⁵

- Ils vont te rechercher, lui dit Paul, à la fois navré de lui transmettre la menace, mais conscient du risque pour son meilleur ami. Il faut te trouver une autre planque.

- Oui, je sais, soupira Robert en baissant la tête, comme aspiré par ses pensées. Mais je ne peux me cacher ailleurs que dans l'abri. Personne d'autre ne doit être impliqué. Je partirai dans la nuit. Tu prendras le commandement du groupe jusqu'à ce que je revienne. Je te ferai signe. Tu es témoin, Philippe ?

- Oui, c'est entendu.

Une heure plus tard, l'opération était terminée. Léa, mise au courant de la situation, se sentait assez solide pour affronter les risques et les dangers associés à la Résistance. Elle venait d'accomplir quelque chose d'important. Paul lui avait caché ses activités pour la protéger, mais elle craignait tout de même un manque de confiance dont elle lui parlerait plus tard. Pour le moment, Claire devait se reposer, Philippe, se faufiler à travers la folie extérieure et Robert, trouver une planque. Il irait se terrer à l'abri du poste principal pour quelques jours. À trois heures du matin, Paul et Léa se retrouvèrent seuls auprès de Claire pour qui ils improvisèrent une cachette dans le cellier.

Couchés dans le lit, incapables de dormir, Paul et Léa s'étreignaient en silence, un silence plein de murmures intérieurs. Léa demanda à Paul :

⁵ Nous le trouverons !

- Est-ce uniquement pour me protéger que tu ne m'as pas parlé de tes activités ?

- Oui, bien sûr.

- Est-ce que tu te méfiais de moi ?

- Bien sûr que non. J'avais donné ma parole de ne rien dire, pour rester dans le secret. C'est plutôt vis-à-vis des autres que je devais être droit. Je ne pouvais rien dire. Pour le secret d'abord, pour te protéger ensuite.

Léa fut rassurée par la réponse de son mari en qui elle s'imaginait percevoir le courage incarné...

Au petit matin, tous les Loisetains du quartier des Grès furent réveillés par la sirène de rassemblement de la mairie. Inquiets, Paul et Léa s'habillèrent en vitesse pour se rendre à la place publique.

Sur une estrade, derrière un lutrin en fer placé entre le drapeau français et le drapeau allemand, un petit homme, au visage bouffi avec de grandes moustaches qui parcouraient ses joues d'ouest en est, décréta, d'une voix forte et sur le ton de l'autorité :

- Hier, en fin d'après-midi, tout un convoi militaire de munitions a explosé par la faute de bandits assoiffés de violence. Ce crime est grave, très grave. Les coupables doivent être punis. Ils doivent se rendre à la justice, au commissaire Dargand de la milice française. Ceux qui connaissent ces bandits sont aussi coupables qu'eux s'ils ne les dénoncent pas. Les criminels disposent de vingt-quatre heures pour se rendre à la justice, sans quoi les représailles seront terribles.

Vingt-quatre heures... C'était court. Il fallait impérativement avertir Robert de cet ultimatum avant de décider quoi que ce fût. Décidément, ce collabo de maire devait être abattu. Parler entre les drapeaux français et allemand pour mettre à mort des compatriotes... Hank, qui se trouvait dans la foule, fit signe à Paul qu'il se chargeait d'aller avertir Robert.

La milice prenait son rôle au sérieux avec les mois qui passaient et les batailles qui faisaient rage contre la présence des alliés. Souvent, des miliciens, et non plus des soldats de la gestapo, se chargeaient des arrestations. Ils assistaient même aux tortures en y prenant part. Le jeune fils du patron de Léa, comme bien d'autres, s'était enrôlé dans la milice, parcourant les rues la tête haute, coiffée du béret milicien et gonflant son torse pour bien montrer la boucle à l'envers qu'il arborait fièrement. Quand le commissaire avait prononcé la sentence, il était parmi ceux qui avaient brandi le poing.

Hank ne se fit pas remarquer près de la voie ferrée, où une partie de la ville, venue constater les dégâts, s'étaient massée autour des débris métalliques, carbonisés. Il se faufila à travers la foule pour s'éloigner petit à petit vers l'abri où se trouvait son chef. Hank lui expliqua la situation. Robert paraissait perplexe : se livrer seul n'aurait pas comblé l'appétit de la gestapo et se livrer à plusieurs équivalait à l'inactivité et à la victoire occupante. C'était intolérable. Pour Robert. Pour le groupe. Pour tous. D'un autre côté, s'ils ne se dénonçaient pas eux-mêmes, des innocents paieraient de leur vie. Robert, épuisé, prit sa tête entre ses mains encore noires de suie. Il pensait à sa femme, sûrement saine et sauve, mais certainement inquiète aussi, à sa petite fille

qui lui manquait énormément. Des ondes parcouraient son ventre, des ondes de chaleur, des sensations d'avoir une tête posée là, sur son épaule, une impression d'éloignement, le goût du besoin. Robert ne pouvait se permettre d'aller les rejoindre, il ne pouvait pas non plus cesser ses activités : un chargement de ravitaillement allait bientôt être parachuté par les alliés. Il devait s'en occuper. S'il se livrait maintenant, plus de personnes encore périraient par les mains de l'ennemi. Si on ne se défendait pas, on se faisait écraser. Il fallait poursuivre. Il y a des moments où seule l'arithmétique peut trancher une question humaine.

La décision, douloureuse, pénible à prendre, ne surprit pas Hank qui, depuis que Robert réfléchissait, avait eu la discrétion de rester silencieux.

- Tu sais, Hank, ce n'est pas facile. Je ne suis pas sûr du tout que ce soit la bonne décision. Je risque de m'en vouloir pour le reste de ma vie ! Toi, que ferais-tu à ma place ?

- Je ne sais pas. Sûrement la même chose que toi. Peut-être pas pour les mêmes raisons. Peut-être davantage par lâcheté.

Il sortit quelques morceaux de pain qu'il tendit à Robert.

- Tiens, en attendant. Ça risque d'être long. Prends garde à toi.

Robert regarda son camarade s'en aller en se fondant dans les ronces et les buissons. Il ressemblait à un animal sauvage parfaitement conscient de son corps et de son environnement. Décidément, la longueur de la guerre révélait chaque être à lui-même ou le ramenait à l'état primitif. Mais le résultat était le même : le temps qui passe est un grand maître.

Hank devait s'arranger pour transmettre la décision de Robert. Il parlerait à Paul en premier, lequel irait voir Claire, toujours cachée chez lui, et à Karl, qui se chargerait de trouver Philippe. Paul et Léa ne dormirent pas de la nuit. Ils imaginaient les pires atrocités pour se préparer au délire des représailles, comme pour se protéger. Les habitants, derrière leurs fenêtres, observaient la rue, les passants. Les rideaux bougeaient, laissant parfois voir un bras, un œil. Personne ne se parlait.

Léa, Paul et Karl se rendirent devant la mairie, lieu de rencontres, de dénonciations et de commérages. Une bonne partie du quartier des Grès s'y trouvait, au moins mille personnes se tenaient debout devant la façade comme devant une potence. Le commissaire Dargand déclara que, les coupables ne s'étant pas présentés, la première victime des bandits serait le prisonnier Béchard, inculpé du meurtre d'une sentinelle depuis deux mois. Il serait fusillé sur-le-champ.

Un « Oh ! » d'épouvante se fit entendre, des mains se portèrent à la bouche, des yeux s'écarquillèrent. Cependant, aussi, des yeux se plissèrent, certains hochèrent la tête et des bras se croisèrent sur des ventres qui n'avaient pas faim. Paul et Léa se serrèrent les mains. Ils ne pouvaient pas y croire. La cruauté l'emportait sur la raison. On avait affaire à des sauvages, plus durs que les animaux, qui poursuivent, somme toute, le noble but de se nourrir lorsqu'ils tuent. L'homme n'est pas un loup pour l'homme. Il est un homme pour l'homme. C'est pire.

Il était neuf heures du matin, l'heure où la journée ne peut plus plaider l'éveil et son manque de conscience. L'heure où tout est enclenché, décidé, en route. Deux

sentinelles amenèrent Béchard contre un mur. C'était un homme d'une trentaine d'années, au physique sec et aux cheveux blonds, très courts. Il portait une chemise blanche et des pantalons en toile bleue. C'étaient ses derniers vêtements. Il allait mourir à cause des bandits, telle était la justification de sa mort annoncée. Les yeux bandés, les mains et les pieds attachés, il avait été placé là, luttant pour son équilibre.

Les soldats se mirent au garde-à-vous. La foule se tut. Le commandant donna l'ordre ultime. Béchard s'écroula.

CHAPITRE IV

L'exécution avait plongé l'équipe dans un profond marasme. Léa avait commis tant d'erreurs à l'hôpital cette journée-là, après sa nuit blanche, qu'elle craignait avoir soulevé des soupçons. Paul et elle ne s'étaient pas parlé depuis. Qu'y avait-il à dire ? Robert se trouvait toujours dans le maquis, approvisionné par Philippe, qui avait perdu une bonne partie de sa bonne humeur. Karl et Hank se rejoignaient parfois dans les collines, pour élaborer d'autres plans, parler allemand. Pour Karl, c'était aussi une manière de se dégager de Anne qui pleurait presque tous les jours. Quant à Claire, elle récupérait rapidement, mais elle s'en voulait d'avoir retardé Robert, maintenant recherché.

Seulement il fallait survivre pour continuer. Les tickets de rationnement restreignaient les consommations, jour après jour. Il fallait faire des kilomètres pour trouver quatre pommes de terre pour le prix de dix kilos de viande en temps normal. Un jour, sur le chemin du retour, Paul avait dû se débarrasser des quelques pommes de terre achetées à prix d'or parce que des Allemands fouillaient tous ceux qui empruntaient la route des prés. Il ne les avait jamais retrouvées. Le boucher chez qui Paul et Léa se servaient depuis leur arrivée dans le quartier des Grès leur demandait uniquement, à présent, ce qu'ils allaient donner en plus de leurs tickets. Des billets. Une chaîne en or. Tout objet de valeur se transformait en potentiel de nourriture. Il décidait de la grosseur du morceau de viande à servir en fonction de l'objet présenté. Toutefois, le boucher n'était pas difficile : il acceptait tout.

La pénurie ne s'étendait pas seulement à tous les biens alimentaires. Il était aussi impératif de se chauffer, de s'habiller, mais le cuir comme les tissus étaient en voie de disparition. Le cordonnier du Loiset, vieil homme de soixante-dix ans qui avait déjà connu la première guerre, essayait comme il le pouvait d'accommoder ceux qui avaient besoin de souliers, surtout que le début de l'automne leur rappelait la mince pellicule de neige du dernier mois de janvier, conjuguée aux petites rations de charbon, ce qui rendait tous les habitants frileux d'avance. Ce vieux cordonnier faisait preuve d'ingéniosité quand il s'agissait de dépanner les gens dans le besoin : parfois, les souliers confectionnés avec des bouts de cuir trouvés çà et là prenaient l'apparence d'un objet multicolore ; au moins, les gens étaient au chaud. Pour les Allemands, cependant, il ne trouvait ni fil ni aiguille.

Depuis l'explosion, soldats et miliciens ratissaient la ville pour trouver des indices. Toute l'équipe avait été interrogée et s'en était tirée, jusque-là. Les Loisetains perdaient encore davantage le droit et la liberté de circuler dans les rues qui leur appartenaient jadis, ils arpentaient ces lieux la tête baissée, évitaient les regards des soldats occupant à la fois leur espace vital et les demeures de certains.

Le travail manquait. Plusieurs avaient succombé à la tentation d'aller travailler en Allemagne, « pour combattre le chômage en France et pour les échanges professionnels », comme l'indiquaient si fièrement certains journaux. Paul n'avait pas été sollicité par le service d'urbanisme depuis plusieurs semaines et sa vie quotidienne se résumait à s'occuper de Claire et à jouer aux cartes. Karl et Anne n'enseignaient désormais que deux jours par semaine, alors que Léa travaillait sept

jours sur sept, comme Philippe qui faisait des pieds et des mains pour obtenir de maigres rations.

Paul, resté seule avec Claire, était hanté par le vaisselier en chêne hérité de ses parents, endommagé par les bombardements. Le meuble demeurait vide depuis des mois. Pourtant, à plusieurs reprises durant la journée, Paul ouvrait les portes du bas, où se trouvaient auparavant les sucreries. Réflexe, Envie. Et le vide happait son espoir. Son estomac comme celui de Claire gargouillaient fréquemment. Cette communication avec le corps leur rappelait les jours qui duraient sans avancer. L'horloge en bois, privée de vitre, sonnait ses heures en maintenant un certain contact avec la réalité qui ne semblait pourtant plus revêtir un quelconque fondement.

Tous avaient cette faim qui les rongait de l'intérieur, précipitant parfois dans leurs têtes les pires scénarios de survie. Bien que le marché noir se fit de plus en plus dangereux, de plus en plus cher, personne n'hésitait plus à vendre des souvenirs précieux comme une gourmette en or offerte par les parents disparus, des livres anciens, et ce, pour quelques morceaux de pain ou un litre de lait. Monsieur Chabrot, l'épicier jovial et plein de générosité, devenait l'épicier tyrannique en faisant mine de n'en avoir jamais assez des échanges proposés – mais qu'il acceptait pourtant. En même temps que les biens de première nécessité manquaient pour les uns, l'appât du gain devenait de plus en plus évident pour les autres. Toutefois, les Allemands, eux, n'avaient pas faim : leurs visages étaient joufflus, leurs épaules se tenaient droites et leur teint n'était pas terne. Quand il ne restait plus de viande pour les Français, c'était

qu'elle se trouvait déjà dans les ventres allemands... Ce qui avait pour effet de provoquer les affamés : les bœufs étaient quand même élevés sur le sol français !

Un soir d'automne froid et humide, Léa entra de l'hôpital avec les yeux cernés, le visage creusé et le teint grisâtre. Elle n'embrassa pas son mari qui s'approcha d'elle. – Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demanda Claire. Elle expliqua que le docteur Mignole avait refusé de soigner un résistant blessé par balles parce qu'il n'avait pas d'argent. Selon lui, un risque ne se prenait pour autrui que contre rémunération substantielle. Il avait demandé à l'ami du blessé, lequel peinait pour garder ses yeux ouverts, qui allait payer. L'ami lui avait dit qu'ils ne disposaient d'aucune somme. « Il a tourné les talons ! » s'indigna Léa. Face à ce refus, l'ami lui avait affirmé qu'il vivrait jusqu'à la Libération. Les deux hommes étaient partis quand Léa avait appris l'histoire. Elle était au bloc opératoire.

- Quand j'ai été mise au courant, je suis allée demander à Mignole s'il avait bien entendu. Il m'a répondu qu'il n'avait que faire des menaces d'un faible. Je n'avais jamais posé un tel acte auparavant... Je lui ai craché à la figure.

Paul prit Léa dans ses bras alors que Claire se retira dans le cellier aménagé. Tous deux s'assirent sur le canapé fleuri où Paul tenta de calmer sa femme en plaçant sa tête lourde sur son épaule encore solide. Plus un son ne se fit entendre dans la maison, à part le tintement des heures de la grande horloge amochée. La nuit chassait la dernière lumière qui restait dans la pièce, les lampes à l'huile allaient prendre la relève.

Claire sortit de son terrier en souriant à ses hôtes enlacés pour qui elle se mit à faire bouillir deux pommes de terre en guise de dîner. Paul l'aidait à mettre les couverts. Léa se reposait quelques minutes.

Attablés devant leurs assiettes presque vides et portant à leur bouche leur fourchette dans la faible lueur dégagée par la lampe, ils s'alimentaient en appréhendant les torsions du corps. Les repas étaient devenus davantage une fonction qu'un rituel. Léa s'endormait toujours après le repas, pour la nuit. Paul allait se blottir contre elle, la réchauffer, avant d'aller prendre un livre. Claire regardait par la fenêtre.

Les rues étroites sans passage soulèvent la poussière de l'ennui. La noirceur imposée roule sur les fenêtres éteintes. Les pierres des maisons semblent posées là, en attendant. Les pas des soldats se font parfois entendre au loin, provoquant des sursauts à la fois vifs et incontrôlables. Les cris des enfants ne sont que souvenirs égarés dans la brume du silence. Les oiseaux ne chantent plus. Les cloches de l'église ne sonnent plus. Il n'y a plus de mouvement : il n'y a plus de temps. Les pensées vagabondent et s'arrêtent en chemin, ne cherchant plus un quelconque itinéraire. Il ne faut pas bouger, il ne faut pas parler, il ne faut pas crier. Il faut attendre. Il ne faut plus manger, il ne faut plus rire, il ne faut plus penser. Il faut surseoir.

Depuis plusieurs semaines, Robert, terré dans l'abri, dépérissait. Ses joues s'étaient creusées, tandis que ses forces physiques et morales l'abandonnaient. Il s'en voulait d'avoir pris ces risques au détriment de sa famille ; il ne supportait pas l'idée d'avoir rendu sa situation davantage incertaine et refusait même la visite de ses amis. À

plusieurs reprises durant la journée, il se mettait à pleurer dans un flot continu de convulsions qu'il n'essayait même pas de réprimer. Son état inquiétait les autres qui élaboraient des solutions pour le sortir de cette misérable cachette, plus dangereuses les unes que les autres. Ils se disaient qu'il allait se reprendre, car Robert avait toujours fait preuve de lucidité face aux événements.

Le 30 octobre 1943, en fin d'après-midi – date que personne au 2, rue des Coquelicots n'oublierait –, on frappa à la porte de Paul. Les coups étaient si secs que le bois en trembla. Lorsqu'il ouvrit, deux hommes vêtus d'une gabardine en cuir noir se tenaient droit devant lui. La gestapo. Il blêmit.

- Paul Deblois ?

- Oui... c'est moi...

- Suivez-nous.

- Que se passe-t-il ?

- Vous êtes en état d'arrestation.

- Qu'est-ce que j'ai fait ?

- Vous êtes en état d'arrestation. Où est l'autre ?

- De qui voulez-vous parler ?

L'un d'eux le bouscula, renversa les chaises, ouvrit la porte du cellier et tomba sur Claire, alors que l'autre tenait Paul par le bras, le menaçant de son revolver. Claire fut traînée par son bras encore fragile et amenée avec Paul. Dehors, ils virent Philippe et Hank dans une camionnette noire. Philippe avait les yeux grand ouverts, le visage crispé. Les rideaux des fenêtres flottèrent, des visages apparurent à la dérobée, des

voisins muets jetèrent des coups d'œil furtifs. Hank baissa les yeux en voyant sortir Karl tourné vers Anne. Elle criait, demandait ce qui se passait. Paul voulut savoir où était Robert, mais sa gorge nouée l'empêchait de respirer alors que sa peur de l'autre lui interdisait la parole. La blancheur grise du ciel automnal aspirait les membres du groupe. L'arrestation s'était faite subitement. En un éclair, le cours de leur existence avait basculé.

Dans la camionnette, tous se regardaient en essayant de se faire des signes, déviant le regard lorsque celui d'un des inspecteurs le croisait. Sur le trajet, aucun son ne se fit entendre. Seulement des paroles silencieuses, intériorisées, des gestes discrets, des points d'interrogation imprimés sur le front de chacun d'eux. Où se trouvait Robert ? Et alors la peur mêlée au soupçon commençait à les envahir. Robert n'avait pas pu faire ça. Pas lui. C'était impossible. Ils n'avaient pas pu le trouver. De toutes façons, il n'aurait rien dit. Mais pourquoi eux tous réunis ?

Au 200, rue Denfert, la camionnette s'arrêta. Les soldats les firent descendre et chacun se fit escorter vers une cellule indépendante.

On les poussa dans des cachots sombres et humides où le ciment dur et froid engourdissait les membres. L'attente... singulière, inquiétante. L'inconnu... étrange, tordu. Ce qui allait arriver, ce qu'ils allaient devoir dire ou faire se présentait comme le néant. Rien ne leur permettait de savoir, d'imaginer ou d'anticiper. Et des questions surgissaient sans cesse, coupant leur souffle, altérant leur respiration.

Un soldat vint chercher Philippe. Il le tira si fort qu'il faillit trébucher. Hank s'adressa en allemand à la sentinelle :

- *Wohin bringen Sie ihn ?* ⁶

- *Sei still !* ⁷ cria l'autre.

Pour éviter de trahir leur complicité et de montrer qu'ils se connaissaient, ils s'abstenaient de communiquer. Mais, au loin, après un temps indéfini, des coups se firent entendre, puis des hurlements tellement profonds qu'ils résonnèrent sur les parois de pierre glacée. De plus en plus près, on distinguait des gémissements et, à travers les barreaux de leurs cellules, ils virent arriver Philippe tenu par deux soldats. Il avançait, les poignets fixés par des menottes sur son ventre, le visage tuméfié, le crâne en sang et les jambes si molles qu'il se traînait entre les soldats. Sans un mot, les autres le regardèrent avancer. Claire lui tendit la main alors qu'il fut littéralement jeté dans sa cellule.

Ce fut son tour. Le même scénario se produisit, sauf que les cris arrivèrent plus rapidement, plus stridents, et qu'elle ne revint pas.

Tous furent amenés à la chambre des cris. Mais seuls Philippe, Karl et Paul regagnèrent leurs cellules.

⁶ Où l'emmenez-vous ?

⁷ Tais-toi !

Il fait froid. L'humidité du ciment s'est infiltrée dans ma chair, propagée dans mes os. Je grelotte. Des spasmes parcourent mon corps. Je suis couché en position fœtale, je cherche à enfermer le peu de chaleur qu'il me reste. Je goûte au sang qui coule de ma paupière, se mêlant à celui que je crache de ma bouche. Le moindre mouvement fait surgir une douleur. Je sens ma tête comme un cube de granit que l'on martèle. Mes doigts sont complètement mous : les cartilages n'ont pas résisté aux nombreux coups de marteau. Mes jambes ne répondent plus à mon cerveau. Je ne peux pas les déplier. Mes bras sont couverts d'hématomes. Ma respiration se coupe à chaque souffle. J'ai réussi à ne pas parler. Je n'ai rien dit. J'ai tout nié. Mais, s'ils me reprenaient, là, tout de suite, je crois que je débarrasserais tout. J'ai trop mal. Partout et trop. Je ne sais pas si les autres ont tenu le coup, mais je ne pourrais leur en vouloir s'ils avaient flanché. C'est trop dur de tenir. C'est trop fort de se sentir mourir. Les pierres du cachot me regardent. Elles se tiennent droites et absorbent mon image. Elles semblent avoir tout vu. Je veux les rejoindre. Je veux me fondre en elles. Je n'ai plus la force de penser. Je frissonne de partout.

La première nuit de leur arrestation, ils la passèrent à tressailler et à gémir. Désormais, ils savaient. Ils savaient que Robert les avait dénoncés et qu'il s'était même rendu de son plein gré. La gestapo n'avait pas cru à son histoire selon laquelle il avait opéré seul. Quand Hamler, le directeur de l'interrogatoire, l'avait menacé de supprimer sa femme et sa fille, après plusieurs heures de torture, Robert s'était mis à table.

Lorsque Léa entra chez elle, un vide angoissant la surprit et le lourd silence succédant à la tempête – les chaises renversées, la porte ouverte du cellier – la saisit. Un sentiment de panique s'empara d'elle au moment où Anne s'agrippa à sa taille, la regardant avec ses yeux gonflés, pendant que sa voix chevrotante lui racontait l'arrestation.

- Mais ce... ce n'est pas possible. Il doit y avoir un moyen de les sortir de là, dit Léa, naïvement.

- Je suis allée à la gestapo. On m'a dit que je ne pourrai rien savoir avant quelques jours et que cette arrestation se passerait de commentaires tant qu'on n'aurait pas les informations attendues. J'ai essayé de voir Karl, de lui parler, de savoir s'il allait bien. Rien à faire. On m'a immédiatement ordonné de sortir.

- Ce n'est pas possible. Il faut trouver un moyen.

Malgré le mistral qui soufflait, la nuit noire, Léa se rendit sur-le-champ au 200 de la rue Denfert, mais elle trouva la porte fermée et personne ne répondit à ses multiples appels de sonnette. Elle retourna chez elle, bredouille, avec une foule de pensées s'agitant dans sa tête. Qui connaîtrait quelqu'un, à la gestapo, en qui elle pourrait avoir confiance ? Mignole avait des contacts, elle en était certaine, mais elle ne pouvait pas s'adresser à lui. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour lui nuire, surtout depuis la dernière fois. Claude, le mécanicien, même si elle était allée au collège avec lui, ne l'aiderait pas. Il voudrait de l'argent. Elle n'en avait pas. D'ailleurs, il ne lui inspirait pas confiance : il réparait trop de camions allemands. Simone, la femme de l'épicier, voudrait connaître l'histoire. Elle ne pouvait se le

permettre. Elle risquerait aussi de mettre son entourage au courant. Il n'y avait personne...

Elle replaça les chaises, promena son regard autour de la cuisine, entra dans la chambre, ouvrit les portes de l'armoire, toucha le matelas, sentit l'oreiller de Paul. Elle était seule. S'effondrant sur le lit, elle pleura. Toute la nuit, au travers des contractions répétées de son diaphragme, elle ne pensait qu'à une chose : aller frapper à l'immense porte en fer du siège de la gestapo, à la première heure. Anne l'avait rejointe ; elle s'était endormie sur le canapé.

Dès le lever du soleil, Léa se lava, pinça ses joues pour leur donner un tant soit peu de couleur et partit. Sur son trajet, elle s'arrêta à l'hôpital. Elle traversa la salle d'attente, vit les mêmes blessés de la veille et de l'avant-veille, les entendit gémir, ferma les yeux. Elle imagina Paul sur une chaise avec sa chemise blanche pleine de sang, l'épaule déboîtée. Pourrait-il se trouver parmi tous les blessés ? Elle ouvrit ses yeux, promena son regard : il n'y était pas. Son esprit avait suivi l'un de ses tourments nocturnes. Elle devait parler à Mignole.

Quand elle se trouva face à lui, son désespoir faillit l'inciter à parler. Mais le sourire en coin de son patron, celui de l'homme sûr et satisfait de lui-même, lui fit retenir ses paroles. Il avait bien flairé sa faiblesse, sa détresse. Il excellait dans ce genre de flair.

- Je m'absente ce matin. Un truc urgent à régler. Je reviens le plus tôt possible.

Il essaya d'en savoir davantage – la curiosité du malheur est plus puissante que la réelle compassion – mais Léa demeura discrète. Mieux valait ne rien dire à Mignole.

Devant la porte de la gestapo, Léa eut un haut-le-cœur, mais elle s'était jurée d'atteindre son but et de rester digne jusqu'au bout. Elle prit son courage à deux mains et entra. Un vaste hall d'entrée s'offrit à elle, avec des colonnes de plâtre colossales, un plancher en marbre et de gigantesques bureaux en chêne. Des femmes tapaient à la machine, des soldats circulaient. Un long escalier menait à l'étage supérieur d'où pendait un immense drapeau nazi. Au rez-de-chaussée, le préposé à l'accueil était penché sur ses papiers.

- Bonjour, je suis la femme de Paul Deblois. Il a été emmené ici hier soir, vers 18h00. L'employé hochait la tête vers elle une fraction de seconde avant de se pencher sur ses papiers.

- Vous pouvez me renseigner, Monsieur, s'il vous plaît ?

- Non, nous avons ordre de ne rien dire au sujet de cette arrestation. lui répondit-il avec un fort accent allemand.

- Mais je dois le voir, lui parler.

- Im-po-ssi-ble, madame.

- Mais vous pouvez sûrement faire quelque chose ; essayez de contacter votre supérieur.

Il leva la tête vers elle en se tenant droit comme tout militaire et la fixa :

- L'ordre est de ne rien dire.

- Et pour Messieurs Chane et Siter ?

- C'est le même ordre pour eux aussi.

- Où sont-ils ?

- Je peux vous dire qu'on ne les gardera pas ici. Ils seront déportés dans des camps de travail en Allemagne.

Léa resta bouche-bée. Paul... déporté... Les camps...

- C'est impossible, il doit y avoir une erreur.

- Il n'y a rien à faire. Il n'y a pas d'erreur.

Au moins il était encore vivant, mais comment s'en assurer ? Elle n'obtint aucun renseignement sur Claire. Elle réussit cependant à savoir que le train partait dans une heure. Elle n'avait pas de temps à perdre, car l'efficacité allemande tenait aussi à sa ponctualité.

Elle courut avertir Anne et toutes deux se rendirent à la gare. Les quais étaient bondés. Des coups de sifflets retentissaient d'un bout à l'autre. Par chance, elles virent les leurs qui faisaient la queue pour monter dans le wagon, escortés par des soldats pointant leurs mitraillettes dans leur direction. Leurs visages boursoufflés comme leur sclérotique remplie de vaisseaux éclatés jetèrent un froid. Elles reculèrent devant cette vision. Elles avaient du mal à reconnaître le visage de la veille, de toujours. Le sentiment de la perte envahit Léa. Elle se jeta sur Paul, tandis que Karl enlaça sa femme comme il put, avec sa clavicule cassée, douloureuse. La file de prisonniers avançait rapidement. Les soldats les laissaient faire : tous monteraient dans le train à l'heure prévue. Léa baisa frénétiquement les joues de Paul, Anne serra son mari de toutes ses forces et refusa de le voir monter dans ce train. Karl essaya de

la raisonner, peu convaincu lui-même de ses arguments. Philippe regardait autour de lui. Il n'était pas le seul à être seul.

Au milieu du brouhaha de la locomotive, les questions fusaient, les gestes se multipliaient. L'angoisse monta quand le pied de Paul se posa sur la première marche du wagon. Des soldats les bousculèrent, détachèrent leurs étreintes. Bouleversés et les larmes aux yeux, les couples furent séparés.

La séparation forcée laissa les deux femmes paralysées sur le quai. L'endroit devenait sordide et lugubre. Le chemin du retour vers l'appartement où personne ne les attendait plus l'était tout autant. Léa tenta de consoler Anne, se forçant à affirmer et à se convaincre elle-même qu'ils leur reviendraient sous peu, qu'ils seraient vite relâchés ou encore qu'ils trouveraient un moyen de s'évader. Anne sanglotait, répétant sans cesse qu'elle ne faisait pas confiance aux Allemands, qu'on racontait toutes sortes de traitements subis par les prisonniers de guerre. Léa aussi savait. Les prisonniers devaient travailler plus de quinze heures par jour, été comme hiver, sans vêtements ou presque. Ils étaient très mal nourris et mouraient souvent de diphtérie. Le manque d'hygiène combiné aux dures journées de travail et à la malnutrition provoquaient nombre de décès prématurés. Sans compter que certains S.S. tiraient sur ceux dont le visage ne leur revenait pas. Mais Léa avait décidé de tenir et d'attendre Paul. Continuer à travailler, faire tout ce qui était en son pouvoir pour s'allier le temps et non pas le subir. Rester en santé pour aider son mari, lorsqu'il reviendrait... Elle parla à Anne de la progression des alliés.

Arrivées au 2, rue des Coquelicots, elles hésitèrent à franchir le seuil. Léa entra la première. Quelque chose lui glaça les sangs, quelque chose comme la permanence du vide. Anne, restée à côté d'elle, incapable d'ouvrir la porte de son propre appartement, s'avança dans le salon de son amie.

- Je veux te dire quelque chose. Je crois que c'est terrible.

- Parle, qu'est-ce qu'il y a ?

- Depuis deux mois, je sais que...

Le visage de Léa s'assombrit.

- Je sais que je suis enceinte.

Léa cacha son visage à deux mains.

- Est-ce que Karl le sait ?

- Oui. Il veut que je le garde. J'ai voulu le « faire passer », mais il s'y est opposé.

Nous nous sommes souvent disputés à ce propos.

- Et maintenant ?

- Il veut cet enfant, même si nous ne l'avons pas prévu. Il voit en lui un petit ange qui a forcé toutes les barrières pour vivre à nos côtés.

- Mais...

- À présent qu'il est parti, je le porterai pour lui, pour nous, et tu m'aideras à le mettre au monde, n'est-ce pas ? Je le garderai en voyant en lui un « petit Karl »...

- Je t'aiderai.

Léa pensa qu'elle aussi aurait besoin d'un « petit Paul » si le grand ne revenait pas.

Néanmoins, elle se refusa à y penser davantage.

CHAPITRE V

L'automne avait déposé sa grisaille et laissé sa place à l'hiver qui traînait en longueur depuis l'épisode de la gare. Parfois, Anne, attendant l'arrivée de Léa à journée longue, retournait sur le quai. Pour prendre un bain de foule, combler le vide par le plein. Léa continuait à travailler, car si elle ne pouvait soulager Paul directement, elle soignait d'autres hommes et d'autres femmes, s'imaginant qu'elle l'aidait, par procuration.

Les alliés avançaient. Un combat de tous les instants faisait de plus en plus de victimes. La capitale subissait les bombes toutes les nuits intensément et les *Lancaster* allaient descendre vers le sud.

Anne allait quotidiennement chercher les rations de pain et de viande qui continuaient à diminuer. Elle se rendait parfois à une ferme éloignée de plusieurs dizaines de kilomètres, avec son vélo rouillé et mal graissé, pour se procurer du lait. Le petit Karl devait recevoir au moins quelques doses de calcium. Le fermier ne lui donnait jamais la quantité escomptée en échange des biens qu'elle lui présentait. Un jour qu'elle lui fit part de son désarroi, il s'approcha d'elle et tenta de la tripoter. De toutes ses forces, elle le repoussa, ramassa son vélo tombé par terre et s'enfuit avec son petit litre de lait, en pédalant à toute vitesse. Le profit du pouvoir ne connaît pas de limites.

Léa appréhendait les ravages de l'hiver pour Paul et tous les prisonniers. Elle aurait voulu lui envoyer toutes les couvertures du monde, des tisanes chaudes en

permanence, du pain, du lait, des œufs. Avec la rigueur du mois de février, elle avait convenu d'habiter avec Anne : elles se sentiraient moins seules et économiseraient le charbon.

Anne avait pris possession du cellier déjà aménagé où se trouvait le lit de Claire, resté intact depuis son départ. Son ventre laissait à présent deviner une proéminence timide. Léa remarquait que les cinq mois de grossesse de Anne équivalaient à une grossesse de trois mois en temps normal. Le fœtus se développait si lentement que le médecin craignait d'une semaine à l'autre une fausse-couche, mais elle n'en parlait pas à son amie qui portait cet enfant en désespoir de cause. Quand elle le pouvait, elle lui apportait de la nourriture liquide, dérobée à l'hôpital.

Pendant les journées de congé de Léa, les deux femmes se faisaient un devoir d'aller prendre l'air. Elles apprenaient à se connaître davantage en se racontant leurs histoires de jeunesse, leur vie de famille. Elles riaient beaucoup des mauvais coups qu'elles avaient commis au cours de leur adolescence ; elles se rendaient compte qu'elles se ressemblaient. Elles avaient toutes deux une passion pour le jardinage, les fleurs et le bricolage. Elles étaient dévouées à leurs maris et elles avaient toutes deux, secrètement, eu l'idée folle de partir à leur recherche !

Depuis le temps que durait la guerre, les hommes et les femmes avaient développé certains mécanismes de défense pour se garder en vie. Plusieurs volaient pour se procurer à manger, d'autres parcouraient des kilomètres et des kilomètres en vélo pour du charbon, alors que certains gagnaient leur pain en dénonçant leurs pairs. Le

boucher Bertrand avait dénoncé son frère qui faisait du marché noir – il avait refusé de lui en faire profiter. L'épicier Chabrot avait soufflé à Dargand le nom d'un de ses clients qui présentait toujours trop de tickets de rationnement pour une famille de quatre. Il le soupçonnait d'abriter des Juifs. En bon citoyen, il se devait d'avertir la milice. « La faim justifie les moyens », disait-il de sa voix grasse. Mais plusieurs lettres de dénonciation, souvent écrites par des médecins, avaient déjà fait bien des ravages.

Dans les rues du quartier des Grès, les gens se croisaient, baissaient la tête, évitant le moindre regard ou un quelconque salut à faire. Parfois, quelques personnes se mettaient en retrait des trottoirs, sous un porche, pour se murmurer des nouvelles, mais cela ne durait jamais longtemps.

De son côté, Léa travaillait sans relâche : les blessés du front ne cessaient d'arriver. Elle s'occupait également d'Anne à qui elle avait conseillé de garder le lit pour économiser son énergie.

Noël avait passé depuis trois mois déjà. Cette période – de répit en temps ordinaire – avait ravivé les souvenirs joyeux qu'elle avait vécus avec Paul. Elle se rappelait les festins qu'ils faisaient avec leurs amis, le temps et le soin qu'elle mettait à lui trouver le cadeau parfait et les magnifiques bouquets de fleurs déposés un peu partout dans la maison quand elle entrait.

Lorsque Léa repensait à cette période, l'image de ces fleurs épanouies se flétrissait aussitôt pour laisser place à de gros bâtiments recouverts de neige, à l'image de Paul traînant ses pieds meurtris sur le sol gelé de l'Allemagne ou de la Pologne. Elle se souvenait que, discrètement, elle était descendue dans la cave pour allumer la radio. Elle avait voulu entendre que les prisonniers avaient chaud en ce jour de Noël. Qu'ils avaient à manger et qu'ils ne travaillaient pas. Mais la voix de la radio qui murmurait contre les parois humides ne disait rien de tout cela. Au contraire, les avions bombardaient sans répit. Le temps pressait.

Au fond de cette cave où le ciment commençait à se désagréger et où cette voix ne parlait pas de Noël, Léa avait fondu en larmes. Il y avait dans sa mémoire un tas de blessés qu'elle n'avait pas pu sauver, qui s'étaient éteints dans d'atroces souffrances, son mari en pyjama rayé dans la neige, meurtri de coups, son amie enceinte qui ne prenait pas de poids, ses amis dont elle n'avait pas de nouvelles, son estomac qui se renversait en criant chaque heure davantage, cette cave froide, humide, qui était son dernier abri, ainsi qu'un poste de radio qu'il fallait écouter en sourdine. Léa était restée dans la cave noire ; sans perception, sans aucune notion du temps qui passe, sans personne, jusqu'au lendemain.

Depuis, les mois avaient passé, une nouvelle année avait vu le jour et le printemps, timidement, se manifestait. Les journées s'allongeaient, la lumière se faisait plus vive, les bourgeons apparaissaient, poussant avec hésitation sur les branches des arbres encore solides.

Dès le huitième mois de grossesse, Anne commença à avoir de sérieuses contractions. Un matin, avant que Léa partît travailler, elle perdit ses eaux. Le médecin prépara rapidement une bassine d'eau chaude, des serviettes et installa Anne sur son lit.

- Tu es sûre que ça va aller, qu'il n'est pas trop tôt ?

- Oui, oui, tu verras. On l'aidera.

- Mais... Il va vivre, dis-moi.

- Oui, il va vivre. Concentre-toi.

La sueur commença à perler sur leurs fronts tendus, Léa soufflait régulièrement pour donner le rythme à Anne qui s'affaiblissait toutes les trois minutes. Quelques heures plus tard, des pleurs jaillirent et un bébé d'à peine trois kilos vit le jour. Il avait les cheveux fous de Karl, châtain comme les siens, épais comme ceux de sa mère. Léa le posa sur la poitrine de Anne et le couvrit. Il était presque de la taille du visage de sa mère. Il bougeait ses mains minuscules, apprivoisant à la fois un nouvel espace et un nouvel élément. Anne sourit : « Bonjour, petit Karl, bonjour. Te voilà enfin. »

Une petite vie venait d'apparaître. Une vie parmi la mort, les bombes, les gens fous, le manque de pain, le froid, le vide. Les cris animaient la grise atmosphère en suspens, chassant les espaces à combler, cherchant l'air à respirer. Il y avait eu l'expulsion du corps, la mémoire de l'eau mêlée au contact de l'air dans une violence bruyante, crispée. Soudain une autre odeur envahissait l'espace, lui procurant une texture neuve, déposant son feutre sur les murs de pierre que rien ne pouvait réchauffer jusqu'alors. Des mouvements vifs apportaient une autre dimension aux lieux, celle de l'accueil, de la protection. Les pleurs, ruissants, stridents, signalaient

une profonde déchirure en même temps qu'une incommensurable volonté de vivre. Les cris, les pleurs, les mouvements aspiraient la grisaille, éclairant, magiquement, l'univers de cloître. Il y avait eu la vie, désormais régnait l'obligation de survivre, la volonté de lutter contre tout et de poursuivre.

Anne regarda longtemps cet enfant à qui elle tenait plus que tout, à présent. Elle caressa sa petite tête molle et allongée, tandis que Léa le débarrassait du placenta avec une serviette humectée d'eau chaude avec laquelle elle frottait le maigre corps agité.

Le bébé avait pris la place des inquiétudes, de l'angoisse et de l'ennui. Le visage de Anne s'était illuminé depuis sa venue au monde ; le médecin se partageait volontiers entre son travail et la maison. Cet enfant les avait apaisées et leur permettait d'espérer le retour des hommes. Elles avaient convenu de le prénommer Gabriel, comme l'archange descendu des cieux. *Gabriel Siter* : ça allait. Léa réussissait à trouver de la nourriture pour le bébé à l'hôpital puisque très peu de naissances avaient eu lieu pendant la guerre. Les premières semaines du petit Karl furent un réconfort inespéré. Cet enfant devait vivre et la guerre devait finir. Il devait voir son père et celui-ci reviendrait. C'était dans l'ordre des choses. Un ordre par lequel la raison se permet d'envisager l'espoir. Forte de cette illusion masquée, Anne se sentait rassurée. Karl serait comblé de bonheur, à son retour : il retrouverait à la fois son épouse et ferait la connaissance de son enfant, un fils dont il serait fier !

Dès que le temps ou les circonstances le permettaient, elles sortaient le nouveau-né pour lui faire prendre l'air. Il grandissait lentement – il était resté frêle depuis sa naissance. Gabriel commençait à se manifester avec le temps, des sourires apparaissaient sur son petit visage. Il tendait ses mains en regardant partout, comme s'il eut voulu contenir le monde. Il ne pleurait pas fréquemment, seulement s'il avait très faim ou froid ou peur – la sirène d'alerte s'activait de temps en temps. Gabriel était un bon bébé. Léa le couvrait de baisers, le gardait dans ses bras le plus longtemps possible. Anne se reposait puis, quand elle se réveillait, elle ouvrait les yeux sur son amie enlacée avec son fils.

Vers la fin du mois de mai, Léa fut mise au courant par Mignole que des bombardements allaient avoir lieu dans la région, car les alliés voulaient détruire un camp militaire à proximité du Loiset. Il demanda à Léa de se tenir prête pour faire des journées et des nuits d'affilée. Il pouvait compter sur elle.

Par un soir de printemps où la blancheur terne du ciel voile le début de la nuit, la sirène d'alerte se fit entendre. Léa travaillait, Anne faisait boire le bébé. Rapidement, elle prit une couverture, le biberon, une bougie, des allumettes, puis s'engouffra dans la cave sombre, laissant tomber l'ourson en peluche de son fils. Dans l'espace exigu, elle se fit une place et se mit à bercer le petit Gabriel en lui fredonnant « Fais dodo... ». Parviendrait-il à s'endormir ? Comment allait-elle le calmer, l'empêcher de pleurer, de s'affoler, alors que sa panique était à la fois légitime et partagée par sa propre mère ?

De nouveau ces cris stridents à la fois lointains et menaçants, des déflagrations qui ébranlaient les fondations des maisons les plus solidement construites et les moteurs des avions qui se rapprochaient, faisant sentir l'impact de leur puissance sur les toits, fendant le ciel, déchirant l'atmosphère. Des bourdonnements, encore des bourdonnements...

Anne frémissait. Elle était accroupie au pied du mur, remuant frénétiquement dans la cave où l'humidité transperçait son corps. La faible lumière de la bougie ne cessait de scintiller. Elle était terrifiée, cloîtrée dans la moiteur. Elle sentait que rien ne pouvait les sauver, elle et son enfant. Elle serrait contre elle ce bébé qu'elle avait porté contre toute attente, avec l'énergie du désespoir.

Maintenant qu'elle se retrouvait seule, sans mari, elle se devait de veiller sur Gabriel. Le serrer dans ses bras. Lui parler. Le caresser. Le couvrir lorsqu'il avait froid. Elle s'en voulait d'avoir donné la vie, mais elle lutterait pour son enfant. Cela la dévorait de l'intérieur. Seul lui restait l'espoir qu'il puisse un jour traverser des champs de fleurs, caresser des chevaux en liberté dans les Hautes-Alpes, aimer...

C'était la nuit la plus prenante et la plus angoissante de toutes : des bombardements chaque minute, des fusillades, des délégations de soldats à travers la ville, du feu sorti des lance-flammes au loin, des dizaines de tanks qui occupaient la ville. Les Allemands prenaient la fuite. Ils avaient été pris de cours : ils ne pensaient pas que les alliés arriveraient aussi vite. Alors leur fureur les poussait à détruire avant de partir. Pour agir. Pour bouleverser. Pour laisser des traces... En quittant la petite ville du

Loiset, les soldats forçaient les portes des maisons, fusillant les habitants, découvrant les cachettes de survie, brûlant des granges au lance-flammes.

Un bruit sec et saccadé se rapprochait dans une cadence morbide. Le bruit des bottes devenait clair, plus distinct. Anne contracta sa mâchoire qui peinait à fredonner. Elle replia ses genoux contre le bébé, l'enveloppant de ses bras, déconcertée. Gabriel aimait être enveloppé. Les bébés prématurés ont peut-être davantage besoin de soin, de protection. Il exprimait le besoin de se blottir dans les bras de sa mère en lui tendant les mains.

Depuis qu'ils étaient dans le trou noir, Gabriel ne semblait pas tranquille. Sa mère sentait, là, tout contre sa poitrine, son petit cœur battre si fort qu'il résonnait dans tous ses os. Il devait percevoir toute son angoisse. Elle continua à le bercer, tenta de lui fredonner une autre chanson qu'elle avait apprise à l'école, quand elle était toute petite, mais elle avait peine à articuler, seuls des mots hachés sortaient de sa bouche sèche ; elle n'émit que des sons. La mère fit tout ce qui était en son pouvoir pour aider son fils à se sentir mieux et surtout, lui éviter d'entendre ce qui se passait à l'extérieur.

Le petit Karl semblait rassuré, apaisé, et elle se recourba davantage sur lui, comme pour protéger l'innocence encore plus grande de son sommeil. Soudain, on fracassa la porte d'entrée du rez-de-chaussée. Des coups de bottes firent vibrer tout l'étage, le vaisselier, les tableaux... Son enfant se mit à hurler, elle essaya d'étouffer ses cris en l'enveloppant davantage. Dans la cave, l'humidité l'avait frigorifiée. Aurait-elle assez

de force pour bouger très rapidement, au cas où ils trouveraient leur cachette ? Et si elle n'y parvenait pas... Et si elle devait voir la chair de sa chair éclater... Et si...

Les soldats tiraient partout, dans le plafond, dans les murs et à travers le plancher, renversant tout sur leur passage : les meubles, les livres, les photos, les objets, les souvenirs... Ils hurlaient « *Hier muss bestimmt jemand sein. Es ist warm. Schnell, schnell !* »⁸ Gabriel protestait. Sa mère le serrait contre elle, de toutes ses fragiles forces, lui murmurant les seuls mots qui lui restaient : « Je t'aime... Je t'aime... Jamais je ne les laisserai te faire de mal. Ils ne te tueront pas. Je t'aime, tu sais... » Gabriel, avec ses petits bras, essayait de se défaire de cette étreinte totale. Il pleurait à grands cris sur le sein de sa mère.

Un soldat ouvrit la trappe de la cave. Il s'allongea sur le sol et promena une lanterne dans le trou noir. Dans la lueur, les yeux de Anne croisèrent les siens. De puissants frissons la secouèrent. Le soldat pointa sa mitrailleuse dans sa direction.

Elle passait violemment de la sensation de chaleur à celle du froid. Gabriel tentait encore de s'agiter. Plus le soldat la fixait, plus elle pressait contre elle cette petite vie qui s'éloignait lentement, en douceur. Le petit Karl eut quelques spasmes. Le cœur de la mère s'emballa, sa poitrine se serra si fort qu'elle n'arrivait presque plus à respirer. Sa tête se cogna sur le mur avec violence. Le soldat la regarda longuement. Gabriel eut un dernier soubresaut. Anne poussa un cri d'outre-tombe, puis un long

⁸ Il doit y avoir quelqu'un, ici. Il fait chaud. Vite, vite !

gémissement envahit le trou noir. Les yeux du militaire se figèrent sur cette image paradoxale : une mère venait de tuer son enfant et lui n'arrivait pas à tirer.

Mais les ordres étant ce qu'ils sont, il tira et, instantanément, le paradoxe sombra.

Le soldat se redressa, referma brusquement la trappe, promenant sa mitraillette autour de lui. Avant de franchir le seuil, il marcha sur quelque chose de mou. Il s'arrêta. L'ourson en peluche de Gabriel lui tendait les bras. Il se trouvait seul au milieu de l'appartement sens dessus dessous. Il regarda l'ourson et, en une fraction de seconde où la frénésie du mal l'emporte sur l'équilibre psychologique, l'ourson devint un tas de flocons. Le soldat sortit en courant.

- *Es ist zu ende, Ich habe drei erledigt !⁹*

Dehors, la plupart des habitations s'étaient écroulées sous le poids des bombes, tandis que leur intérieur brûlait, s'éparpillant en cendres dans le ciel embrouillé. Les pierres avaient volé en éclat et les toits se retrouvaient broyés.

Les gens couraient de part et d'autre, criant, pleurant, s'accrochant à quiconque était resté debout, dans une agitation sans nom.

En même temps que la fatigue, la nervosité comme le manque de nourriture avaient poussé à bout les limites du corps et de l'esprit, les valeurs humaines de respect, de conscience de l'autre se révélaient anéanties. Ces gens qui couraient partout se

faufilaient dans les décombres, à la recherche d'objets de valeur, d'argent, de nourriture. Des plus jeunes bousculaient des plus vieux, leur arrachant le moindre paquet qu'ils portaient. D'autres cassaient les vitres des boutiques et les fenêtres des maisons à coups de bâton afin de se procurer de quoi manger ou encore de quoi se vêtir. Pendant ce temps, les Allemands montaient dans leurs camions, tirant dans la foule en faisant pivoter leurs mitraillettes dans toutes les directions.

Ce fut dans cette atmosphère que Léa se précipita chez elle pour retrouver Anne et Gabriel. Il fallait les amener à l'hôpital, dans un endroit sûr qu'elle avait eu l'autorisation d'occuper.

Elle arriva à proximité de la rue des Coquelicots où grouillait une foule de personnes ; Anne avait dû échapper au massacre, grâce à la cave, elle avait sûrement tout fait pour protéger son enfant. Mais la vue des corps par terre, baignés dans leur sang, lui fit craindre le pire. La panique s'insinua brutalement dans son espoir. Elle tournait la tête de tous les côtés, se faisant tirer ici et là par les manches de son sarrau blanc qu'elle n'avait pas encore enlevé. « Aidez-moi, je vous en prie. Aidez-moi. » Des femmes, des enfants et des hommes la suppliaient tous les cinq mètres et elle ne trouvait à dire que : « Je reviendrai, je reviendrai. »

Elle retrouva sa maison au milieu des gravats. Pour y entrer, elle dut enjamber la porte. Son premier réflexe fut de lever les yeux au plafond : à moitié effondré, des morceaux de plâtre en tombaient encore. Elle s'avança, regarda autour d'elle les

⁹ Ça y est, j'en ai eu trois !

tableaux et les photos encadrées une fois de plus tombés par terre, les meubles éventrés, le buffet émietté, l'horloge qui ne sonnait plus, écrasée sous le poids des pierres. Elle éprouvait de la difficulté à respirer, tant la poussière du plâtre et la fumée des feux environnants se mêlaient à l'air.

La sueur rapidement envahit sa figure que les muscles tendus rendaient semblable à la gueule du loup sur le qui-vive, alors qu'elle déplaçait les débris pour découvrir ce qui se cachait dessous. Elle s'enfonça de plus en plus dans la maison avec des gestes vifs, saccadés, et tomba sur la petite couverture bleue du bébé. Elle se mit à appeler Anne lui disant qu'elle ne risquait plus rien, qu'elle pouvait sortir de sa cachette, que c'était elle, Léa, qu'elle n'avait plus rien à craindre. Anne ne répondit pas.

À force de fouiller le sol, elle tomba sur les flocons de la peluche pulvérisée. Il lui fallait retrouver la trappe. Vite. De peine et de misère, elle parvint à la dégager des débris qui la recouvraient et l'ouvrit. Une vapeur d'humidité mêlée à une odeur d'excréments monta au nez de Léa qui commençait à descendre dans la noirceur. Elle mit la main sur la boîte d'allumettes coincée sous la première marche de l'échelle. Elle en craqua une et descendit les quelques marches suivantes. À cause de l'humidité, elle devait craquer allumette sur allumette. En promenant son regard dans l'espace exigü qui apparaissait tel un gouffre sans fond, elle aperçut Anne de profil. Le cœur de Léa s'emporta. Elle s'approcha de son amie en craquant une autre allumette, elle parla à Gabriel. Aucun son. Qu'une odeur fétide et un silence de mort.

Tout près du corps, elle vit une bougie qu'elle alluma avant que ne s'éteignit sa dernière allumette. Elle prit le visage de Anne dans ses mains. Le bébé ne pleurait pas. L'odeur se révélait à l'apogée de sa force, emprisonnée dans ce minuscule abri.

Je n'oublierai jamais cette raideur. J'avais bien sûr touché des morts auparavant, mais ce n'était pas pareil pour mon amie. Anne était froide, rigide, inerte. Ses yeux grand ouverts dans une crispation irréversible me fixaient sans me voir. Des larmes montèrent à mes yeux tandis que j'essayai de défaire son étreinte de Gabriel. Mais ses membres tendus formaient une forteresse. Sur les bras de mon amie, je ne vis pas de blessure qui aurait pu atteindre l'enfant. En revanche, la sienne demeurait bien visible : sur sa tempe droite une longue traînée de sang avait séché. Le corps de Anne était plus dur et plus froid que du fer. Toute la science médicale dont j'étais chargée ne m'était d'aucun secours pour comprendre, pour réparer. Des tressaillements parcoururent mes muscles. Je glissai sur la terre moite sans pouvoir bouger.

À la tombée de la nuit arrivèrent des secours. Léa se leva pour crier « Ici, ici... » d'une voix qui s'éteignit aussitôt. Les pompiers sortirent les corps sans vie de la mère et de l'enfant en parfaite symbiose physique. Les hommes voulurent défaire cette étreinte, mais Léa s'y opposa :

- Non. Laissez-les. Ils sont morts ainsi. Ils seront enterrés ensemble. Laissez-les.

Léa accompagna son amie et le bébé à l'hôpital où devaient être constatés les décès. Ses collègues de travail la virent entrer, escortée de deux pompiers dont l'un d'eux portait Anne dans ses bras. Le chirurgien apparut avec le tour des yeux noirci et

creusé, son visage livide était recouvert de terre. Léa ne prononça pas un mot et conduisit les pompiers à la morgue improvisée qui débordait déjà.

Longtemps, Léa veilla ses morts. Elle caressait leurs têtes, mettait ses doigts sur leurs figures. C'était fini. Seule au milieu de ce grand espace froid, autrefois angoissant par le vide qui y régnait et à présent trop restreint parce que surpeuplé, le médecin promenait son regard perdu sur tous les corps entassés, sur les bouches ouvertes et les poings fermés à jamais. Le visage d'Anne était calme. Il lui fallait la saluer, accepter qu'elle ne les reverrait plus, elle et Gabriel. Elles ne se parleraient plus, ne mangeraient plus ensemble, ne riraient plus. Léa redouta sa fatale solitude.

Elle se recula de la table où reposaient les corps, marcha à reculons, lentement, jusqu'à la porte, se retourna en essuyant ses yeux et son nez pour se diriger vers la salle d'accueil.

Une foule s'agitait en cris et en supplications. Léa ignora sa tristesse, la peine s'avère un luxe en état d'urgence. Elle se mit au travail, improvisa une salle d'opération en pleine salle d'attente, extrayant des balles et des fragments de pierre dans les corps meurtris.

CHAPITRE VI

La libération du Loiset fut si soudaine qu'elle créa une immense joie, activée par la chaleur de l'été. Le sentiment du bonheur animait la plupart des citoyens. Ils se sentaient bien parce qu'ils devenaient libres à nouveau. La tension du cloître forcé désormais abolie, il leur était permis de faire ce qu'ils voulaient, le monde leur appartenait, surtout après avoir survécu aux bombardements, à l'occupation, à la faim, à la terreur des S.S., au marché noir, aux dénonciations, aux Boches !

Tous les jours, des équipes militaires arrivaient. Vers la fin du mois d'août, les alliés, du haut de leurs gros chars, distribuaient chewing-gum, bonbons, chocolats, cigarettes, faisant la plus grande joie et la plus sincère admiration de tous. Ils passaient pour des sauveurs. Leur seule présence doublée de leur générosité redonnaient le sourire aux anciens occupés qui l'avaient perdu depuis des années. Le porte-voix ne cessait de proclamer : « La guerre est finie ! Réjouissez-vous ! La guerre est finie ! »

Pour tous ceux qui avaient perdu leur demeure, des indications précises étaient à suivre : il fallait s'inscrire à la mairie pour être relogé dans les propriétés ayant été épargnées par les bombardements. Également, on avait dressé des lits de camp dans des écoles et des collèges. Ce fut dans le collège où enseignaient Karl et Anne que Léa fut amenée.

Les Allemands avaient décampé, le beau temps s'installait, mais Léa ne souriait pas, ne souriait plus. Paul était-il encore vivant ? Dans quel état se trouvait-il ? Elle pleurait souvent et s'astreignait à travailler le plus possible, même les nuits, pour éloigner ses tourments, tromper son ennui et ses doutes. Elle ne parvenait ni à regarder la lumière de sa saison préférée ni à apprécier la chaleur du soleil. Dans son âme, il faisait froid et noir. Et même si la joie de la libération semblait avoir conquis tout le monde, Léa souffrait de ce qu'elle voyait, de ce dont les hommes et les femmes étaient encore capables, après toutes ces années de...

Au cours d'une de ces journées animées par l'euphorie ambiante, s'était amassé un attroupement, sur la place publique, devant la mairie, où le drapeau allemand avait disparu. Il y avait des regards tendus, des faciès où les muscles du visage avaient pris l'apparence de la pierre. Elle était là, sur une chaise en bois placée au centre du cercle pour la mettre davantage à la portée des autres, c'est-à-dire de leurs cris, de leurs mouvements, de leurs insultes. C'était Aline, la fille du pharmacien du quartier des Grès, une jeune femme de vingt-deux ans ; elle avait couché avec un Allemand.

Au début, les yeux d'Aline tentèrent d'en croiser d'autres susceptibles de lui expliquer... Aucun regard de compassion n'avait croisé le sien. Elle choisit alors de fixer la seule pierre qu'elle pouvait apercevoir sur la haute façade de la mairie. « Traînée ! Traître ! À bas les collabos ! Vive la Libération ! » Abasourdie par la violence des paroles devenues presque des slogans, elle regardait droit devant elle. Elle sentait les coups brutaux des ciseaux, les lames du rasoir mal aiguisé frotter son crâne. Toujours les cris, les insultes, les mains levées. Toujours la pierre. Ses longs

cheveux dorés tombaient en grosses mèches sur ses épaules, glissant sur ses seins, sur son ventre, puis formant peu à peu, à mesure du mouvement des lames, un tapis organique du passé. Ses yeux voulaient transpercer la pierre pour se cacher quelque part. Ses mains, attachées derrière son dos, restaient tendues, les doigts écartés. Ses cheveux rasés, son teint blanc, translucide, faisait ressortir son épouvantable maigreur.

Le quartier des Grès se défoulait : le boucher, le laitier, les voisins de la jeune femme, les Résistants de dernière heure – ceux de la première heure agissaient ailleurs et en silence, le maire – qu'on retrouva poignardé le lendemain -, des enfants, des épouses fidèles, des maris passionnés, des hommes et des femmes choqués... Tous participaient à la scène de l'humiliation publique, tous collaboraient à la vengeance.

Le spectacle était terminé. On avait rasé les cheveux d'Aline pour que tout le monde sache qu'elle avait donné son corps à un Allemand, comme si l'amour connaissait les frontières. Mais seule elle savait qu'ils se trompaient : elle ne se serait jamais donnée à lui si elle n'avait senti aucune fébrilité. Elle avait pensé à lui tout au long du manège tonitruant, elle n'avait cessé de lui parler, de le voir... Il lui avait permis de survivre.

Léa regarda cette femme qui n'avait même pas versé une larme. Elle fut hypnotisée par son regard de glace, par son besoin de personne, par son mutisme. Un militaire hurla : « Traînéeééé ! » C'était le fils du boucher en permission. Un jeune de vingt-cinq ans, qui s'était targué, à maintes reprises, d'avoir violé bon nombre de femmes,

lors de la première invasion de Berlin. Il portait des moustaches épaisses et grasses comme son père. Il salivait à chaque insulte, hurlée plus féroce les unes que les autres. Son large sourire niais exprimait une satisfaction béate.

Il y avait autour de cette femme une mare de crachats. Ses vêtements déchirés en étaient également souillés. Les femmes avaient craché autant que les hommes et les enfants lui avaient jeté des pierres. Personne n'alla la détacher avant la nuit.

Les « libérés », chassés par la pluie, avaient disparu depuis des heures. Elle n'avait pas bougé. L'humidité des gouttes tombées sur elle avait trempé ses vêtements collés sur ses membres pour traverser sa peau, faisant vibrer ses os et s'entrechoquer ses mâchoires. Ses lèvres étaient bleues, voire violettes, elle n'était que convulsions lorsqu'un inconnu était venu la libérer. Il l'avait prise dans ses bras, molle, évanouie.

Personne ne vit l'inconnu en question ; alors l'imaginaire donna lieu à de nombreuses suppositions et à de nouveaux commérages par la suite. « Qui donc avait osé aider cette traînée ? Se pourrait-il que ce soit l'Allemand ? Ah ! Lui aussi, il faudrait lui faire la peau ! »

Jamais Léa n'oublierait l'image d'une jeune femme subissant le rasoir, sans mot dire. Elle n'avait encore jamais vu une femme laisser démolir son passé, une partie d'elle-même, sans avoir au moins un regard de détresse ou de haine. Elle n'avait pu réagir, subjuguée par la masse que constituait la foule. Le médecin en elle n'avait cessé de se répéter « Il faut la sauver. Il faut faire quelque chose. » Mais elle n'avait rien fait.

Le visage d'Aline la hanta pendant des jours. D'affreux cauchemars la réveillèrent fréquemment. Elle ne voyait que cette place publique où une femme avait subi la pire humiliation et où Béchard avait été fusillé. Elle aurait voulu que Paul fût à ses côtés. Le mal est-il davantage supportable à deux ?

La libération se traduisait aussi par des règlements de compte, car bien des Résistants avaient conservé à la fois leurs armes et leur rancune. Chabrot, comme plusieurs autres, avait été descendu. Mignole avait senti la soupe chaude. Il avait fui pour la Côte d'azur, confiant la direction de l'hôpital à Léa, prétextant un voyage d'affaires.

Quelques mois après la Libération, il revint. Léa assista cependant à une scène presque écrite, peu de jours après le retour de son patron. Un homme vêtu de noir, cigarette à la bouche, avait fait irruption dans le bureau de Mignole. - Tu me reconnais ? lui avait-il lancé. Le chirurgien avait feint. L'autre lui avait rappelé cet ami, René, qu'il avait refusé de soigner et qui était mort dans ses bras. Mignole avait alors reculé, les deux bras écartés de chaque côté de son corps, les pattes d'oie étirées jusqu'aux oreilles. Il avait proposé au résistant une grosse somme. Celui-ci avait éteint sa cigarette dans son bureau, puis vidé son chargeur sur lui, qui avait vécu, tel qu'annoncé, jusqu'à la Libération. Lorsque les premières détonations s'étaient fait entendre, il était déjà trop tard. Léa n'avait pu le ranimer, malgré de nombreux efforts. La vie faisait encore partie des quelques priorités qui lui restaient. Elle avait regardé cet homme qu'elle avait eu en horreur un an avant. Elle s'était demandé si, à cette époque-là, elle aurait autant sué pour lui permettre de vivre...

Tous ces règlements de compte causaient bien des tourments aux Résistants qui s'affairaient à faire de l'ordre dans leur organisation. Il devenait impératif de mettre sur pied un comité de Libération. Trop d'exécutions sommaires avaient eu lieu. Les accusés avaient au moins droit à un procès en règle dans lequel des preuves devaient être rassemblées. D'ailleurs, il fallait rendre les armes. Léa entra en contact avec une cellule de Résistants dans un département adjacent au sien. À présent qu'ils ne risquaient plus rien, ils parlaient ouvertement de leurs activités. Lorsqu'elle leur raconta l'emprisonnement de Paul, Léa fut désignée pour l'organisation du comité. Elle y apprit notamment que Claire avait succombé à ses tortures, à l'infirmerie de la rue Denfert. Son mari, de retour d'Allemagne, avait réclamé sa dépouille, mais le corps fut introuvable.

Les Résistants-bourreaux entraient en conflit avec les Résistants tranquilles, alors que les Résistants de dernière heure se mettaient à pulluler. C'était entre autres le cas de Fournier, un mécanicien qui avait refusé de réparer le véhicule d'une sizaine et qui se proclamait résistant : il avait, prétendait-il, apporté son aide à un maquis inconnu de tous les maquisards...

Ce fut à travers le fourmillement de la reconstruction que Léa aperçut Robert de loin. Il se dirigeait vers le bistrot, elle sortait de chez elle. Lorsqu'il la vit à son tour, son visage pâlit. En une fraction de seconde, elle fut projetée au 200, rue Denfert, devant le préposé qui refusait de lui dévoiler quoi que ce fût, à la porte en fer qui s'était refermée sur elle sans qu'elle ait pu voir Paul. Robert aussi revoyait cette porte qu'il avait franchie en pleine confusion, son interrogatoire, sa faute. Léa s'approcha de lui.

Il se détourna rapidement et partit dans une direction opposée. Au milieu des uns qui marchaient et des autres qui obstruaient le passage pour regarder les ouvriers à l'œuvre, Léa courut vers lui.

Arrivée à proximité de Robert, elle prit son bras et le regarda longuement. Il avait changé. Quelque chose dans l'expression de son visage le rendait autre, étranger à ce qu'elle connaissait de lui : ses épaules tombantes, comme ses paupières, signalaient une certaine lourdeur qu'il portait difficilement et sa tenue débraillée ne lui ressemblait pas. Que faisait-il dans le quartier ? Ne se trouvait-il pas, lui aussi, dans un camp ? Venait-il d'en sortir ? Et Paul ? Et les autres ?

- Robert, c'est bien toi ? C'est moi, Léa, tu ne me salues pas ?

À peine avait-elle posé sa question qu'elle appréhenda ce que, dans son for intérieur, elle redoutait. Lui comprit qu'elle ne savait rien. Son esprit jongla entre la peur de la vérité et le gain du mensonge. Si elle ne savait rien, cela signifiait que Paul ne se trouvait pas avec elle. Longtemps ils se regardèrent sans rien dire. Des images défilaient dans leurs têtes : les premiers bombardements, la cave, la reconstruction de l'appartement, leurs dîners, leurs projets, Léa qui s'occupait des enfants, Édith qui tricotait... Et soudain le vide. Plus personne. Juste Robert sans sa famille et Léa, seule, tous deux au milieu d'une foule et d'une agitation ouvrière.

- Je suis désolé, dit Robert, en baissant la tête.

- De quoi ? Parle, Robert. Tu sais quelque chose à propos de Paul ?

- Non.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Bon sang, ne me laisse pas comme ça !

Robert se taisait. L'aveu le rongait de l'intérieur, il avait des brûlures d'estomac soudaines. Après quelques secondes, Robert se lança :

- C'est moi qui les ai tous balancés, Léa.

Et, s'emportant, comme pour devenir le juge de lui-même devant un jury qui n'attend que la vérité :

- Tu comprends ? C'est moi. Tout est de ma faute. J'ai paniqué. Tout seul, dans la colline... Je voulais revoir ma femme et ma fille... Je voulais...

Léa l'interrompit.

- C'est toi ? Mais comment ? C'est toi ? Mais tu es... Sale monstre !

Pour la deuxième fois de sa vie, Léa eut la réaction qu'elle avait eue avec Mignole. Elle lui cracha dessus, cette fois-ci avec des yeux remplis de larmes, puis elle partit à toute allure. Robert resta muet, la regardant s'en aller. Il ne pouvait lui en vouloir. Il entra dans le prochain bistrot.

L'automne commençait et, avec la fin de la guerre, des listes et des listes de noms de prisonniers arrivaient à la mairie. Tous les jours, des dizaines de personnes passaient la matinée à éplucher ces listes affichées. La plupart rentraient chez eux bredouilles ou aux prises avec de violentes convulsions après avoir lu l'épithète « décédé » à côté du nom du fils, du mari ou du père attendu.

Depuis que Léa avait laissé Paul à la gare, la journée de son départ, elle n'en avait plus eu de nouvelles, la correspondance ayant été interdite. Elle ne savait pas où lui et les autres avaient été emmenés. Même au comité de Libération, elle n'apprit rien sur eux. Elle ne connaissait les conditions dans lesquelles ils vivaient que par ouï-dire, ce

qui lui avait fait redouter le pire. Mais tous les jours elle était de ceux qui promenaient leurs têtes de haut en bas pour lire les listes. Avant d'aller travailler, elle se rendait à la place publique pour accomplir ce pénible rituel. Chaque jour elle se battait contre l'idée qu'elle ne le reverrait plus, qu'elle demeurerait sans lui, que la guerre le lui avait pris, qu'elle serait seule à jamais. Pendant des mois, elle vit des gens se retrouver, sourire à nouveau, pendant qu'elle affrontait sa solitude. Un certain désarroi s'immisçait dans son esprit.

Le temps, doucement, reprenait sa dimension d'avant-guerre. Léa se rappelait alors tout ce qui formait le quotidien aux côtés de Paul. Elle se levait toujours pour lui préparer son petit déjeuner, avant qu'il ne parte au bureau, et ils le prenaient ensemble. Après la deuxième tasse de café, il l'embrassait sur le front en lui disant « Prends soin de tes malades, mon amour. Prends garde de ne pas les rendre malades de toi ! » Quand Léa ne travaillait pas ou quand elle pouvait se libérer pour le déjeuner, Paul venait la rejoindre. Parfois, dans ces brefs moments volés à la journée de labeur, ils faisaient l'amour en vitesse. Ils allaient voir des expositions de sculpture, s'occupaient de leur jardin...

À présent, Léa ne reconnaissait plus son espace, vide désormais, lugubre. Elle ne prenait plus son petit déjeuner, déjeunait rarement, n'avait plus fait l'amour depuis des lustres, les expositions étaient hors du monde et le jardin était dévasté.

Un jour, pourtant, elle lut le nom de Paul sur la liste. À côté était inscrit : « Retour par train semaine du 10 novembre ». Léa porta ses deux mains sur son visage

bouillonnant, pressant son nez, respirant enfin. Ses yeux se mouillèrent instantanément : il était vivant, il n'était pas mort, elle allait le revoir, ils allaient être deux, elle ne serait plus seule ! Elle prit le bras de la femme à côté d'elle : « Dites, madame, nous sommes bien le 9 novembre, hein, dites, madame ? » « Oui, c'est ça. », lui répondit la femme qui baissa la tête aussitôt et murmura : « Le vôtre revient. Le mien est mort. » Léa prit la femme dans ses bras. Elle la raccompagna chez elle où elle voulut entrer seule. Quelques heures plus tard, Léa reçut son corps à l'hôpital pour constater le décès. Elle s'était pendue. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de laisser cette inconnue, effondrée, seule ? La mort du mari, trop douloureuse, l'avait achevée. Léa aurait peut-être réagi ainsi. Elle ne savait pas. Elle ne savait plus.

Le matin du 10, Léa s'empressa de se rendre sur le quai de la gare où se tenait une espèce de secrétariat improvisé. Là, elle devait donner le nom de Paul et une femme coiffée d'un chapeau militaire, au regard sévère, devait lui dire si le nom se trouvait sur la liste du convoi. Sur le quai, de tous les côtés, des hommes âgés piétinaient, des femmes s'engueulaient, des enfants se bouscullaient, soupiraient, s'impatientaient. Il y avait plus de trois heures d'attente. Lorsque ce fut au tour de Léa, la femme lui répondit d'une voix sèche :

- Ce nom n'est pas inscrit. Revenez demain.

Léa voulut savoir s'il n'y avait pas une erreur, si le nom ne pouvait pas être sur une autre liste.

- Vous ne voyez pas que vous faites perdre du temps à tout le monde ? Dégagez !

Léa fixa la militaire, considéra ce visage froid, presque sans vie, se demandant comment un être humain pouvait à ce point être méprisant envers un autre. Elle resta

quand même sur le quai, espérant une erreur de sa part, scrutant l'horizon sur la pointe des pieds. Peut-être verrait-elle Karl, ou Philippe qui pourraient lui apprendre quelque chose sur Paul.

Une locomotive s'approcha. Le bruit résonna sur les rails, l'odeur du charbon emplit le quai et le crissement des freins fit grincer les dents. Lorsque les portes des wagons s'ouvrirent, Léa eut le souffle coupé.

Des formes à la fois longilignes et recourbées apparurent. Seuls des reliefs osseux conféraient aux corps une quelconque masse, fragile. Les hommes arboraient tous un teint terreux et l'expression figée de leurs visages dévoilait une certaine expérience de l'enfer. Petit à petit, ils descendirent des wagons, faisant un pas incertain sur la première marche, restant un moment sur le seuil du passage inoubliable entre l'avant et l'après. Leurs lents mouvements les faisaient ressembler à des pantins désarticulés, leurs yeux hagards cherchant une moindre lumière, quelque chose à voir, à reconnaître, dans la foule grouillante. Des femmes commencèrent à se jeter au cou de leurs maris en criant leurs noms, en s'accrochant à leurs charpentes en mauvais état, comme rongées par les vers.

Léa ne vit ni Paul ni les autres sortir des wagons. Même en arpentant le quai de long en large, même en appelant ou en criant son nom, elle ne le vit pas arriver.

Le lendemain, elle se présenta devant la militaire qui lui tint les mêmes propos. Longtemps, elle attendit, observa ces hommes sortir des wagons sans s'habituer à la vision d'horreur qu'ils projetaient.

Le surlendemain, elle attendit encore parmi tous ceux qui revenaient, tous ceux qui espéraient et tous ceux qui croyaient aux erreurs administratives. Lorsqu'elle prononça le nom de Paul pour la troisième journée consécutive, devant la militaire, celle-ci lui répondit, sur un ton aussi sec que les jours précédents :

- Quai numéro 3 , vingt-sixième wagon.

Léa, ne pouvant en croire ses oreilles, se répétait « Quai numéro 3, vingt-sixième wagon », comme une mélodie.

Toujours sur la pointe des pieds, elle promenait son regard sur la voie ferrée encore vide. Soudain, la locomotive se fit entendre. Les barrières placées entre la foule et l'espace de débarquement des hommes commençaient à se plier, tant tous et toutes exerçaient la pression de l'impatience.

La porte du wagon s'ouvrit, neutralisant les femmes sur le qui-vive. Un premier prisonnier sortit, se tenant à la rampe d'escalier, posant son pied incertain sur la première marche, regardant autour de lui avec ses yeux mi-clos, comme s'il se fût trouvé projeté dans un ailleurs à la fois inespéré et incommensurable. Plusieurs hommes descendirent avant que Léa n'aperçût Paul qui lui parut dans un état aussi indescriptible que les autres. Son cœur se mit à battre à tout rompre tandis que dans sa tête défilaient des précautions à l'envi : fais attention, ne montre pas quelque peur

que ce soit, ne le regarde pas trop. Lui ne l'avait pas encore vue. Elle l'appela, agita ses bras, essaya de s'avancer dans la masse compacte. Paul ne semblait chercher personne. Il mettait un pied devant l'autre, tel un automate. Léa s'approchait de lui, jonglant avec son appréhension et sa joie.

Lorsqu'elle se trouva près de lui, elle se jeta sur son torse, dur comme de la pierre, lui murmura qu'il lui avait tant manqué, qu'elle ne pouvait croire à sa présence, que c'était lui, enfin, qu'il était avec elle, que c'était le plus beau jour de sa vie. Paul eut du mal à esquisser le moindre sourire. Il ne prononça que deux phrases :

- Je suis dans un piètre état. J'ai honte.

Léa lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle allait tout faire pour le soigner, qu'à deux, ils y arriveraient.

Il avait du mal à avancer, sa démarche titubante était celle de l'ivresse. Léa le soutenait par le bras, sentant les muscles qui avaient fondu, adaptant son rythme au sien, lentement.

Paul redécouvrait les murs du Loiset, ses rues, tandis que Léa se demandait de quelle façon ils pourraient vivre à nouveau, comme avant. Devant la façade à moitié reconstruite du 2, rue des Coquelicots, que Léa avait décidé de réintégrer même si les travaux n'étaient pas terminés, Paul s'immobilisa, interrompant la cadence de sa femme. La vision des murs troués, des toits provisoires et des fenêtres placardées, le projetait dans les ravages. Il entendit les sirènes, les avions, il sentit les bombes tomber, porta les mains à sa tête. Léa le contemplait. Il ne parlait pas. L'expression

figée de son visage et de son corps la rendait muette. Elle n'avait jamais vu son mari ainsi. Il lui semblait être en face d'un autre homme, voire d'une autre humanité. Elle monta la marche du seuil en tirant Paul par le bras, puis ouvrit la porte. Il aperçut en premier le vaisselier à moitié démoli.

- Je l'ai quand même gardé, lui dit Léa, gentiment. Je sais que tu y tiens. Nous le réparerons.

Paul ne hocha même pas la tête. Il regardait autour de lui, comme s'il voyait cette pièce pour la première fois. Il ne semblait pas associer le décor de son passé à celui qui se présentait à lui alors. Léa l'aida à s'asseoir sur le canapé et s'assit à ses côtés, l'enlaçant tendrement. Paul toucha son avant-bras avec sa main, le serrant autant qu'il put. Des larmes coulèrent sur ses joues. Des frissons passèrent dans ses membres et les yeux de Léa se mouillèrent à leur tour.

- Nous y arriverons, lui murmura-t-elle.

Peu de temps après ce silence mêlé de sanglots, Paul tenta de se lever pour gagner les toilettes. Léa l'aida. Derrière la porte, elle entendit son mari se vider et sentit monter une odeur de pourriture, puissante, qui empesta aussitôt la maison. Ce n'était plus l'odeur d'intestins simplement dérangés, mais plutôt la puanteur d'intestins en voie de décomposition. Léa ouvrit la porte, essuya son mari et constata l'étendue des dégâts : des selles à la fois gluantes et verdâtres, fétides. Heureusement, elles ne contenaient pas de sang. Elle ne put contrer une nausée subite qui l'assaillit, la faisant vomir instantanément. D'un bras, elle retenait Paul, vacillant, et s'essuyait de l'autre. Rapidement, elle l'emmena dans la chambre où elle l'allongea sur le lit. Elle alla se rafraîchir avant de passer une serviette humide sur le corps couvert d'ecchymoses,

d'énormes furoncles et de plaies infectes. Les efforts de la journée se révélèrent amplement suffisants. Elle ne put lui donner une quelconque nourriture solide, car il l'eut régurgitée aussitôt. Elle lui prépara du bouillon, espérant que son estomac put recommencer à retenir quelque nutriment que ce fût, pour laver ses organes et tenter de réactiver la vie en lui. Mais elle dut lui donner du bouillon à la cuillère, tant ses fonctions physiologiques étaient peu à peu en train de se refermer, de le quitter.

La nuit fut blanche pour Léa. Elle regardait Paul dormir, sursauter dans le lit où elle n'aurait jamais imaginé le voir ainsi. Elle lui chuchotait qu'elle ne l'abandonnerait pas, qu'il devait vivre, qu'elle resterait là, toujours, à ses côtés. Une rage montait en elle, brûlant ses tempes, raidissant ses membres. Jamais encore elle n'avait été confrontée aux limites du corps humain, à une espèce de pré-mort conjugée à une absence totale de conscience des fonctions du corps. Paul était en train de mourir. Quelques jours de plus sans soins véritables l'auraient fait sombrer, inévitablement. D'ailleurs, n'était-ce pas déjà trop tard...

Le lendemain, elle le plongea dans la baignoire où l'eau devint noire presque immédiatement. Elle le savonna pour le décaper de toutes les couches de mauvais traitements qu'il avait subis. Le médecin désinfecta les plaies et les furoncles, pansa ces blessures vives et douloureuses.

Plusieurs fois par jour, Paul se vidait aux toilettes, criant parfois de toutes ses forces restantes. Mais il refusait de dire quoi que ce fût. Léa voulait savoir ce qu'il s'était passé avec Robert, au siège de la gestapo, dans les camps. Mais rien ne sortait de sa

bouche. Il demeurait muet. Elle s'habituaît peu à peu à ce silence, malgré ses interrogations et ses inquiétudes. Tous les jours, elle avait pris le parti de le soigner du mieux qu'elle le pouvait. Elle le nourrissait au bouillon qu'il avalait toujours difficilement, entre les nombreuses séances de toilettes.

Pendant des mois, Paul ne put avaler que du bouillon. Pendant des mois, il ne prononça aucun mot et n'émit que des sons de douleur. Pendant des mois, Léa se partagea entre Paul et les autres malades de l'hôpital, ne pensant qu'à la survie de son mari et des autres malades, tous plus affectés les uns que les autres, luttant en même temps pour son propre équilibre. Léa atteignait les limites de sa disponibilité ainsi que celles de ses forces. Elle n'en parlait pas. De toutes façons, elle vivait avec un homme muet qu'elle soignait en silence, dans leur silence. Elle ne retrouvait pas l'homme qu'elle avait épousé, qui la prenait dans ses bras plus de dix fois par jour, auparavant... Paul était devenu un bloc de glace, Léa ne pouvait plus le toucher. Il esquivait toute étreinte, plongeait en lui en déviant les regards.

À l'hôpital, elle était tombée un jour sur Philippe et Karl, endormis, qu'elle eut d'abord du mal à reconnaître, tellement ils avaient maigri. Philippe avait gardé, en partie, sa jovialité, mais elle était devenue plus grise, moins spontanée. Léa était contente de le voir. Elle s'assura qu'il était bien traité à l'hôpital ; mais elle baissa les yeux quand il lui demanda des nouvelles de Paul.

- Il a vachement morflé, tu sais. Il nous a beaucoup parlé de toi. S'il est encore en vie aujourd'hui, c'est parce qu'il s'est accroché à l'idée de te retrouver. Dans les camps, on se battait avec son meilleur ami pour manger, pour s'habiller, pour se chauffer. On

prenait des coups presque tous les jours et plusieurs mouraient. À la fin, ils en ont mitraillé plein, mais on a réussi à s'évader. C'était atroce. Je ne veux plus y penser, je ne veux plus en parler.

Léa rassura le grand Philippe qui ne faisait plus que soixante kilos, soigna ses plaies. Il s'endormit. Karl se réveilla tranquillement. Léa caressa son front. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il esquissa un sourire :

- Lé-a ! lui dit-il avec soulagement. Tu as vu Paul ? Il est là ?

- Oui, oui, il est à la maison.

- Et Anne ? Et le bébé ? Il est beau ?

Léa ne sut comment expliquer à Karl de quelle façon sa femme et son enfant avaient péri. Elle voulait lui épargner les détails de l'autopsie. Elle se résigna simplement à lui dire qu'ils avaient été étouffés sous les bombardements.

- Il y a eu... Il y a eu des bombardements interminables avant la Libération.

Les yeux de Karl s'écarrillèrent.

- Et ... Et Anne a tout fait pour protéger le bébé... Je travaillais... Quand je suis rentrée – nous vivions ensemble depuis votre arrestation –, je les ai trouvés dans la cave. Ils ne respiraient plus. Karl eut du mal à se contenir et jura en allemand.

- *Das kann nicht sein ! Verfluchter Krieg, wird es niemals ein Ende nehmen ? Warum ? Warum haben sie das getan ? Warum meine Frau und mein Kind ? Sag mir, warum, Léa ?*¹⁰

¹⁰ C'est impossible ! Putain de guerre ! Ça ne finira jamais ? Pourquoi ? Pourquoi ils ont fait ça ? Pourquoi ma femme et mon enfant ? Pourquoi, dis-moi, Léa ?

Léa avait posé sa main sur le bras de Karl, effondré, qui tournait la tête de tous les côtés en répétant, alternativement : Pourquoi ? *Warum* ? Pourquoi ?

Dans un instant de lucidité, il s'agrippa à son amie :

- C'est un garçon ? Une fille ? Dis-moi, Léa, il est beau, notre bébé ?

- C'était un garçon. Il avait tes cheveux et les yeux de sa mère. Nous l'appelions souvent « le petit Karl », tant c'était toi en miniature.

- Qu'est-ce que je vais faire, maintenant, Léa ? Ils étaient toute ma vie, toute ma vie...

- Tu trouveras quelque chose et Anne veillera sur toi, d'en haut. Elle sera là, avec toi.

Karl pleurait à chaudes larmes et elle préféra le laisser seul. Elle ne pouvait plus rien faire. Et l'image de Anne crispée sur le petit Karl recommença à l'habiter pendant de longues journées.

CHAPITRE VII

Durant les mois qui suivirent la libération du Loiset et, par la suite, de la France entière, les volets s'ouvrirent à nouveau. Les Loisetains, emportés par l'euphorie de la liberté, en vinrent à parler à ceux qu'ils ne saluaient plus comme à ceux à qui ils n'avaient jamais parlé... Certains se confondaient en excuses, comme l'épicier Chabrot qui tenait à ce que les affaires reprennent ; vite et bien. Jamais un mot sur les objets de valeur soutirés dans le plus fort du marché noir, lequel battait encore son plein puisque la pénurie de tous les biens de première nécessité s'étendait encore partout dans le pays.

Au travers de cette reviviscence, Léa prenait soin de Paul qui guérissait doucement, les séances douloureuses aux toilettes se faisaient moins fréquentes et il avait retrouvé l'appétit. Toutefois, il n'était pas encore prêt à se lever pour aller travailler ou à envisager un quelconque avenir. Parfois, la nuit, il se levait, déambulait à pas lents vers la fenêtre de la chambre puis regardait dehors. Se trouvait-il bien entre quatre murs solides, avec sa femme, dans un espace qui n'était pas restreint ? Y avait-il, dans le ciel, des engins qui grondaient ? Le kapo faisait-il sa ronde ? Avait-il le droit d'avoir toutes ces couvertures sur un lit aussi grand que quatre couchettes ? Dans ces moments, ses yeux se remplissaient d'eau, ses paupières se refermaient tandis que des larmes coulaient sur ses joues. Léa se réveillait, se levait pour l'enlacer. En se blottissant contre son dos, elle avait la sensation de le protéger. Contre tout, mais, surtout, contre lui-même. Patiemment, elle attendait. Qu'il vide son esprit de tous ces souvenirs qui l'empoisonnaient comme ils avaient empoisonné sa chair.

Il n'était pas sorti depuis plus de six mois. Il refusait de quitter la maison et tenait à ce que Léa ferme la porte à clé lorsqu'elle sortait. Sa femme ne le reconnaissait plus. Lui qui était si dynamique auparavant, si impliqué dans son travail, si... Alors, il passait ses journées à l'attendre, refusait les visites de Philippe et de Karl. Elle les voyait pourtant, quand Paul faisait ses interminables siestes. Il s'endormait avec le seul livre ayant survécu à la destruction, relisant sans cesse le même poème :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
 Traversé çà et là par de brillants soleils ;
 Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
 Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
 Et qu'il faut employer la pelle et les râpeaux
 Pour rassembler à neuf les terres inondées,
 Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
 Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
 Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

- O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
 Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
 Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Tranquillement, les hommes et les femmes recommençaient à travailler. Karl avait repris son poste au collège, mais sans le feu sacré qui l'animait auparavant. Son deuil s'était avéré pénible : il avait essayé de s'ouvrir les veines à l'hôpital... Heureusement, une infirmière vigilante l'avait secouru. Il y était resté plusieurs semaines supplémentaires ; la pensée de son appartement vide le torturait. Ses nuits cauchemardesques l'avaient aussi épuisé. Lorsqu'il était sorti de l'hôpital, Philippe était allé habiter avec lui quelque temps et Léa leur apportait à manger. Peu après, Karl avait pris la décision de retourner vivre en Allemagne : sans Anne, sans le bébé,

sans projets futurs, avec des parents qu'ils devaient rechercher et une vie à reconstruire. Il se demandait s'il allait aimer à nouveau, s'il lui serait possible de conjurer la perte, s'il vivrait encore et toujours dans l'ombre d'Anne et de Gabriel. Il espérait, au moins, retrouver sa mère et son père...

Quant à Philippe, il s'occupait toujours d'aider les gens à aménager leurs demeures reconstruites. Pour lui, la guerre, les bombardements, les camps, s'avéraient une stimulation pour profiter du *carpe diem*. Il permit à Léa de se faire une image des camps : les compagnons de couchette qui mouraient à côté des uns et des autres, les coups, les efforts surhumains à accomplir pour rester en vie, en s'acharnant au travail toute la journée durant, les crises de désespoir de certains, les humiliations, les viols, la violence, l'horreur... Il lui avait aussi appris que Hank, comme Claire, avait été torturé à mort au 200, rue Denfert, et qu'il n'avait reçu aucune sépulture. Le départ en train, dans les wagons à bestiaux, où plusieurs s'étaient déshydratés en succombant à leurs tortures. Le retour... effrayant, inquiétant...

Léa avait été profondément émue par les récits de Philippe, qu'elle avait appris à connaître juste avant l'arrestation. Elle n'avait pas pleuré. Elle ne pleurait plus. Dorénavant, elle se révoltait. Car il y avait aussi une foule d'histoires difficiles à croire à propos des Juifs et des camps de travail où ils auraient été maltraités, anéantis, gazés puis brûlés. Personne ne savait exactement encore. Des bribes d'informations leur parvenaient, ici et là, dans les journaux, mais elles contenaient des contradictions, requéraient des éclaircissements...

Vers la fin de l'hiver de cette première année sans guerre, un soir, Léa, qui s'entretenait avec Philippe, en vint à discuter de Robert. Lorsqu'elle prononça son nom, Philippe eut un mouvement de recul. Léa engagea la conversation :

- Tu sais, Philippe, avant que vous ne reveniez, j'ai vu Robert, dans le quartier des Grès, près du bistrot des Cigales. Il a essayé de m'éviter, mais j'ai réussi à le rattraper.

Philippe écarquilla les yeux en ouvrant sa bouche en rond ; puis il se ressaisit :

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Que c'est lui qui vous avait tous balancés.

- C'est vrai. Quand j'en prenais plein les mâchoires, au cours de l'interrogatoire, je ne pensais qu'à lui et à ses beaux principes qui nous avaient tous réunis dans le sous-sol de la gestapo. Je l'avais effacé de ma mémoire et tu l'as fait resurgir.

- Je suis désolée, je ne savais pas... ce n'était pas mon intention de...

- Non, non, ça va. De toutes façons, je ne peux pas occulter cette réalité. Tu sais, je crois que si nous avions été pris tous ensemble, cela ne nous aurait pas fait le même effet. Là, en plus des tortures, des camps, de l'impossibilité de poursuivre, il y avait la trahison. Pas celle d'un agent infiltré qu'on n'aurait connu que très peu. Non. Cette trahison venait d'un très bon ami, en l'occurrence le meilleur ami de Paul...

- Mais pourquoi ?

- Il a craqué. Il n'a pas su se contenir. Il a eu des moments de panique pour Édith et Laure. Il a flanché, malgré ses valeurs de fraternité, de droiture, de respect des engagements et je ne sais quoi encore. Il n'a pas assumé ses responsabilités. Il n'a pas assuré. Comment pourrions-nous encore avoir du respect pour lui ? Il a préféré échanger sa peur et ses amis contre une illusion de sécurité. Avec le temps, je me

rends compte que souvent ceux qui étalent leurs grands principes sont les premiers à les piétiner. Le sage ne parle pas de ses principes. Il les applique, un point, c'est tout.

- Il faut toujours se méfier, répondit Léa, pensive.

- Tu vois, à Buchenwald, quand nous avons les pieds dans la boue, sous la pluie, nous avons pensé à le descendre, à le torturer comme on nous avait fait, là-bas, au 200... Mais nous ne voulions pas imiter les bourreaux. Nous avons pensé que la plus grande torture serait celle de la mémoire, celle des remords, celle que le Temps ne peut évacuer...

- La mémoire des pierres, ajouta Léa.

Un moment de silence envahit leur espace. La chaise en bois de Philippe craqua.

- Je vais y aller, dit Philippe, doucement. À bientôt, Léa.

Peu de temps après, Paul se réveilla, en fin d'après-midi, comme d'habitude. Léa se permit de lui dire que Philippe était quelqu'un de bien, qu'il devait accepter de le revoir.

- Je sais. Plus je m'enferme et plus il m'est difficile de sortir. Mais, j'ai peur, tu sais... Je ne sais plus si je suis encore capable de dessiner, je me sens trop faible pour faire quelque effort que ce soit. Je ne sais même pas si je pourrais encore te faire...

Léa n'en pouvait plus. Elle vivait avec un homme amorphe qui ne lui parlait presque pas, ne lui portait aucune attention, ne l'embrassait plus... Elle s'emporta en lui demandant de réagir, le supplia : il devait émerger, elle, souffler, eux, revivre ! Sa

léthargie devait prendre fin, il devait aérer son esprit, aller regarder les bourgeons sur les branches, respirer l'air de l'extérieur, sortir !

L'état de Paul désemparait Léa chaque jour davantage. Depuis des mois elle le supportait, sans le reconnaître, tentant de le comprendre. Tous ces souffles de vie qu'elle tentait en vain de lui insuffler s'évaporaient aussitôt donnés.

- Bon Dieu, Paul ! Ta douleur est grande, j'en conviens, mais tu ne peux pas laisser ta vie défilier ainsi, sans au moins essayer de la rattraper ! Le temps passe, et tu sais comme moi à quel point il est précieux...

- Dieu est mort, tu ne le savais pas ?

Nous n'avons plus faim. Nous n'avons plus froid. Pourtant, un vide s'est installé au fond de moi, prenant racine dans ma douleur désarticulée. Je suis essoufflée de me battre. Mais quelque chose, dans mon for intérieur, me pousse à avancer. Peut-être que c'est Paul et son affliction, encore plus profonde que la mienne. Peut-être aussi qu'en sauvant des vies, j'ai l'impression de sauver ma propre peau. Je ne sais pas. Je ne sais plus... Je m'emploie à fonctionner. Je regarde ces visages dont le teint rosé, peu à peu, témoigne d'un certain bonheur. Je ne sais comment y accéder de nouveau. Il y a, au fond de moi, une terrible tristesse qui se cogne contre les parois de mon esprit. J'ai développé une méfiance envers l'être humain. Je n'y crois plus. Je cours après une certaine force. J'aspire à une nouvelle vie. Impossible. Imaginaire. Je rêve de voir Paul rétabli, guéri. Parfois, la nuit, une marée de larmes m'engloutit, des tremblements soudains m'assaillent, des bruits sourds me réveillent. Je sursaute. On dirait que la peur ne m'a jamais quittée.

Léa se cramponnait à la nécessité de comprendre... Sa déception des hommes la torturait, l'absence de réponses l'affligeait. Elle avait vu des blessés aux corps déchiquetés, des soldats tirer sur des enfants à bout portant, des médecins refuser d'aider la vie à continuer, des années de construction détruites en un seul bombardement, des agonies qui ne finissaient plus... Comment des êtres humains avaient-ils pu en faire souffrir d'autres aussi durement, combattre leur propre espèce ? Comment croire en la bonté innée de l'homme quand sa méchanceté s'était révélée immanente ? L'être humain ne connaît pas de limites face à la mort. La vraie nature de l'homme est-elle imprévisible ? Léa s'épuisait à vouloir comprendre, elle ne trouvait pas de réponses, seulement des pensées lui parvenaient, à partir desquelles elle émettait des jugements, toujours hypothétiques. Puis, elle posait les yeux sur son mari dont les séquelles psychologiques, telles des plaies vives, demeureraient à jamais, même enfouies sous des années d'existence. Tout ce qu'elle et Paul avaient vu, subi et senti resterait gravé dans leur esprit, imprégné dans leur mémoire. La guerre avait fait des marques à vie. Plongée dans la désillusion, Léa tentait de se tracer un nouveau credo. Elle vacillait encore, ébranlée par le choc d'avoir cru savoir. Désormais, elle préférait savoir qu'elle croyait...

Au fil du temps, le couple avait appris à vivre sans le dialogue. Paul s'isolant dans le silence une bonne partie de la journée pour apaiser les souffrances de son corps en se réfugiant dans ses lectures, Léa s'enfermant sous une montagne de réflexions qui aspiraient son esprit, totalement. Avec la maladie de Paul et son bouleversement intérieur, les rapprochements physiques n'avaient pas eu lieu. Pourtant, Léa ressentait parfois le besoin de se blottir contre son mari. Malgré la révolte et la détresse qui la

rongeaient, elle se rappelait leurs moments d'intimité, le contact de la peau, les chaudes étreintes ; mais elle n'osait l'approcher. Une sorte de pudeur envers la fragilité du seul homme qu'elle avait connu l'en empêchait.

Cependant, depuis l'arrivée du mois d'août, Paul recommençait à discuter avec sa femme, sans toutefois aborder le sujet des camps. Il lui avait même demandé de le réveiller quand elle se levait, pour déjeuner avec elle, comme avant. Ainsi, il se réappropriait les habitudes, misant sur le rituel comme moyen d'équilibre. Sa santé était meilleure, maintenant ; restait à lutter contre les traumatismes. Léa, quant à elle, se sentait revivre. Même marquée par la désillusion, elle reprenait espoir.

La saison chaude jetait ses rayons de soleil sur le pays, les villes et les gens ; Paul émergeait de son hibernation. Un matin, après la deuxième tasse de café et le départ de Léa, il sortit. En marchant dans le quartier des Grès, il s'arrêta à son cabinet. Il mit du temps à retrouver ses feuilles et ses crayons rangés dans des boîtes lors de la reconstruction. Il mit aussi beaucoup de temps à s'attabler. Sa main moite prit un crayon entre ses doigts hésitants, abîmés. Un trait après l'autre, il en vint à faire quelques croquis. Il s'aperçut alors que, même s'il avait eu des doutes, durant sa longue convalescence, son talent ne l'avait pas abandonné. Les quelques dessins qu'il avait sous les yeux l'encourageaient à continuer. Néanmoins, l'absence de Robert sur les planches à dessin lui causait un certain malaise. Le silence et la vacuité des lieux le ramenaient aux raisons de cette solitude. Régnait en lui un mélange confus de mélancolie et de curiosité face à l'avenir.

À présent, il se rendait compte de l'importance des autres. Il pensa alors que le temps était venu pour lui de regarder sa femme à nouveau, de lui dire à quel point il la trouvait belle dans sa robe bleue, avec son chapeau en jute. Il ressentit également l'urgence de revoir Philippe et Karl. En revenant chez lui, il s'arrêta chez Karl.

La porte grande ouverte, les deux hommes face à face se regardèrent.

- Salut, prononça Paul, à voix basse.

Ils n'avaient eu aucun contact depuis le retour à la maison. Karl avait respecté le silence de son ami, après s'être plusieurs fois heurté à la porte qui ne s'ouvrait pas. D'ailleurs, lui aussi avait connu des mois de désespoir... Contrairement à Paul, Karl avait refusé de souffrir. Il s'était dit que la meilleure revanche qu'il pourrait prendre sur la vie, c'était de vivre. L'influence de son ami Philippe y était pour beaucoup.

- Paul ! Tu sais que tu me fais plaisir ! Entre, ne reste pas sur le palier ! Comment ça va ? s'exclama Karl.

- Ça va, ça va mieux, maintenant. Je suis allé dessiner.

- Ah bon ! Tu sais que je pars dans deux semaines ?

Après quelques minutes de silence, Paul s'avança :

- Oui, justement. Tu sais, Karl, je crois que j'aimerais retourner au pont du Puy-de-l'Arc et, si j'en ai la force, dans les collines où ... Enfin, tu comprends...

- Oui. Philippe et moi, on a eu la même idée. Il faudra qu'on s'arrange pour trouver un moment. Bien sûr, on ira. On y retournera.

- Merci, Karl, répondit Paul avec un serrement de poitrine.

- Je suis vraiment content que tu sois venu me voir. Vraiment ! lui dit Karl, avec émotion.

Paul lui serra la main en lui prenant le bras.

Chez lui, il tomba sur sa femme en train de préparer le dîner. Une odeur d'ail et de persil embaumait la cuisine. Lorsqu'elle le vit entrer, elle lui sauta au cou – son absence commençait à l'inquiéter. Elle était habituée à le trouver sur le canapé ou dans le lit, tous les soirs, en revenant de l'hôpital.

- Paul ! Tu es là ! Tu es sorti ?

- Oui, oui. Je suis même allé au bureau.

Léa ouvrit grand les yeux.

- Je suis allé voir Karl, aussi.

Elle n'osait y croire.

Paul était enfin sorti. De la chambre. Du salon. De la maison. Ce jour-là, il avait décidé. De vivre, de renouer contact, enfin. Il fit part à Léa de sa volonté de retourner sur les lieux de l'explosion. Il en avait besoin. En même temps, il reverrait Philippe. Léa acquiesça, pleine d'une joie contenue. Pour la première fois depuis près d'un an, il la prit dans ses bras.

Par un après-midi d'été, Philippe, Karl et Paul se retrouvèrent sur le pont du Puy-de-l'Arc, là où tout avait commencé pour Paul.

Les retrouvailles avec Philippe furent chaleureuses. Il prit Paul dans ses bras et lui donna quelques tapes dans le dos. Puis, ils se reculèrent en se tenant par les bras. Paul regardait cet ami à qui il avait volé un morceau de pain dans les camps, alors que tous

mouraient de faim. Comment avait-il pu faire une telle chose ? Philippe pensait à cette froide nuit d'hiver où il lui avait subtilisé une couverture. Mais il revoyait aussi la scène où Paul lui avait tendu la main après la raclée qu'il avait reçue par le kapo Schwartz parce qu'il n'enterrait pas les corps assez vite. Face à face, leurs souvenirs s'échangeaient, laissant passer à la fois des lueurs de tristesse, de regrets et de gratitude dans leurs yeux chargés de trouble. Karl s'était fait discret en s'éloignant, repensant lui aussi aux camps. Les réminiscences sont inévitables quand la douleur manifeste sa présence.

L'endroit était désert. Le soleil plombait. Il n'y avait qu'eux. Les cigales chantaient à tue-tête. Les hommes refirent le trajet de la première nuit, s'enfoncèrent dans les broussailles. Puis, ils arrivèrent dans les collines d'où ils surplombaient la voie ferrée, redevenue fonctionnelle. Philippe tenait à retrouver l'abri. Il marcha alors jusqu'au poste principal. La porte improvisée cachait encore le petit souterrain de fortune. Philippe ne put s'empêcher d'y entrer, Karl le suivit alors que Paul hésita. Tous se demandèrent comment ils avaient fait pour entrer à six dans cet espace exigü.

Dans ce trou minuscule réchauffé par un soleil ardent, Philippe suffoqua le premier et sortit immédiatement. En regardant face à lui, il se revit avec Claire sur son dos, passant à côté des deux sentinelles abattues. Karl lui mit la main sur l'épaule, tandis que Paul regardait le trou dans lequel son meilleur ami s'était terré pendant plusieurs semaines. Un bruit au loin se fit entendre. Ils eurent alors le réflexe de tourner leurs têtes vers l'est : un train arrivait. Ils posèrent leurs regards par terre, se rappelant le sillon où les fils, mis en place avec précaution, avaient rejoint le détonateur. Hank...

lui aussi n'était plus là... Quand le train passa devant eux, un spasme viscéral les assaillit. Cette fois, rien, ni sur la voie ferrée ni dans leur vie, ne dérailla. Il y a des moments où seul le passé peut mettre de l'ordre dans le présent.

Après quelques heures assis dans les collines, à contempler les magnifiques paysages offerts par les pins et à humer l'odeur du thym et du romarin sauvages, ils décidèrent de partir. Peu de paroles s'étaient échangées durant cet après-midi.

En rentrant, Paul trouva Léa allongée sur le lit, assoupie. Pour la première fois depuis des siècles, une agitation surprit son corps. Il observait sa femme, la trouvait belle, découvrait un visage doux comme celui d'un ange, une jambe lisse, repliée sur les draps blancs. Ses longs cheveux défaits recouvraient l'oreiller où passait un mince filet de lumière à travers la fenêtre, faisant ressortir les reflets roux de la chevelure foncée. Tel un chat, il se glissa à ses côtés et se mit à caresser sa peau. Sa nuque, ses bras, ses jambes, ses cuisses. Léa se retourna et ouvrit les yeux. Paul lui sourit puis caressa son visage, ses seins, son ventre, alors que Léa frémissait en l'enlaçant à son tour. Malgré une retenue accusée par le temps, Paul et Léa s'étreignirent sans autres murmures que ceux de leur souffles courts.

Il faisait chaud. Dehors, les rayons jaunes du soleil inondaient les fleurs multicolores et les corps allongés sur les plages. Même à travers les discussions animées des gens et les cris des enfants, le calme planait.

Dix années s'étaient écoulées depuis la Libération. Au lieu de vivre dans la pénurie, les gens vivaient dans l'abondance : les tables demeuraient bien garnies, le vin coulait à flot, les affaires avaient repris, faisant réapparaître la notion de propriété oubliée par ceux qui n'avaient rien. Durant la guerre, c'étaient les démunis qui s'engageaient à aider les autres. Les mieux nantis, eux, se méfiaient, se défilait ou vendaient leur prochain pour ne rien perdre et accumuler encore plus.

Désormais, Léa s'exerçait à identifier les hommes et les femmes qui avaient un potentiel de collabo ou de résistant. La guerre avait peut-être permis ceci : la faculté de discernement de l'autre, à travers la révélation de l'homme face à lui-même, dans une situation-limite. À Nuremberg, il y avait eu un tribunal international pour juger les criminels de guerre, pour juger leurs crimes contre l'humanité. Mais plusieurs Allemands et collabos de toutes nationalités confondues avaient fui pour le Brésil ou pour d'autres destinations secrètes, trouvant parfois refuge dans des monastères.

Quelques années après la fin de la guerre, Léa avait eu des nouvelles de Robert : sa femme et sa fille avaient trouvé la mort dans un bombardement. Seul, retiré dans un coin perdu des Alpes, il était devenu alcoolique.

Paul avait remonté la pente, il s'était installé comme architecte dans un nouveau cabinet où il travaillait beaucoup, tant il était devenu d'une importance capitale pour les gens d'acquérir à nouveau. Il n'avait jamais posé de questions au sujet de Robert qui n'avait pas refait surface. Philippe s'était marié, il semblait heureux. Puis, un beau jour, Karl arriva avec une femme et un enfant d'à peine trois ans dans les bras. Il

avait l'air radieux. Son père et sa mère avaient disparu à Berlin, au cours des bombardements de la Libération. La capitale s'était fait dévaster, beaucoup d'Allemands avaient péri. Il ne restait que des ruines, là-bas aussi. Le pouvoir avait simplement changé de main. Les Français, les Anglais et tous les autres s'en étaient servi autant que les Allemands. La domination est inhérente à l'espèce humaine.

Sur la terrasse où tous étaient réunis, Paul s'animait en parlant avec fierté du potager qu'il avait fait avec Léa. Des tomates gorgées de chaleur le coloraient, plusieurs plants de basilic les parfumaient, des variétés de légumes se côtoyaient. Les cigales et les rossignols chantaient. Paul cueillit quelques haricots verts. Avec un soin méticuleux, il en choisit un dont il vanta la forme ainsi que la couleur parfaites. Ses amis le félicitèrent, non sans se moquer, gentiment, de cette nouvelle passion. Philippe et sa femme lui firent honneur en croquant chacun son bout du haricot parfait. Karl embrassait son fils sur la tête, tout en tenant la main de sa nouvelle femme. Léa l'observait. Elle se disait que seul le temps règne en maître. Lorsqu'on lui laisse la possibilité de faire son œuvre, il apporte un second souffle. Le petit Gabriel quitta son père un moment pour aller voir le potager, accompagné de sa mère. Helga lui apprenait le nom de chaque légume en allemand. Léa regardait ce jardin rempli, Gabriel tendant les bras vers les tuteurs qui le dépassaient et sa mère, accroupie à côté de lui, qui souriait. Léa baissa les yeux un instant. Elle ne voulait plus d'enfant.

Les commentaires dans L'Angoisse du roi Salomon

Tout au long de mon travail d'écriture, j'ai été aux prises avec un mode opératoire qui me demandait des comptes : quand je créais une situation vécue par un personnage, je devais me demander comment pouvait se sentir ce personnage, quelles pouvaient être ses motivations profondes. Également, je m'interrogeais sur la signification de la situation. Parfois, je devais avoir recours à un métadiscours, un commentaire, qui me permettait de comprendre. Il s'agissait autant de réflexions sur ces expériences vécues que de généralisations. C'était une autre voix qui m'apparaissait importante, car elle ajoutait à l'illustration dans une dimension davantage philosophique.

De plus, avec la liberté que me donnait la narration omnisciente, je pouvais expérimenter le commentaire sous sa forme proverbiale, générale, neutre. C'est ainsi qu'Ajar ne m'a pas quittée durant tout le processus d'écriture. Comment faisait-il pour en arriver là ? Son métadiscours m'interpellait parce que j'avais l'impression qu'il apportait au texte une épaisseur supplémentaire : le narrateur réfléchissait, puis dévoilait cette réflexion, donnant au récit une portée philosophique qui s'approchait de ma perspective de départ. Celle-ci s'inspirait davantage d'une réflexion existentielle sartrienne – sur laquelle je reviendrai. Au départ, je n'avais pas de diégèse en tête, mais plutôt des questionnements sur la condition humaine dans une situation de guerre et d'occupation. Ajar avait-il une histoire en tête en écrivant *L'Angoisse du roi Salomon*, ou des questionnements sur la vieillesse ? Je ne le sais pas. Toujours est-il que mon « moteur » d'écriture s'est mis en marche avec sa rhétorique du commentaire. Cela dit, je crois que mes commentaires diffèrent des siens, en ce sens qu'ils ne sont pas aussi présents et qu'ils revêtent à peu près toujours la même forme, celle de la vérité générale, plus éloignée du personnage. Dans le

roman d'Ajar, le narrateur est le personnage principal, impliqué dans l'histoire : les commentaires collent à sa vie, à sa vision du monde, à son expérience. Ils sont toujours formulés à l'affirmative, tandis que certains des miens se traduisent par des questions.

Cette recherche et expérimentation du commentaire m'a permis également de me positionner quant à ma perception du lecteur : quel rôle pourrait-il jouer en lisant mon roman ? Je crois que j'ai eu envie de lui parler, de le faire réagir et, surtout, de dialoguer avec lui, et ce, par le biais de ce métadiscours.

Par ailleurs, en écrivant un roman dont l'histoire se déroule durant la Seconde Guerre mondiale, je me retrouvais tributaire de l'Histoire. Ce qui a été difficile dans l'élaboration de la diégèse provient du fait que, sans vouloir négliger l'Histoire, je voulais m'en détacher pour en faire un objet d'analyse plutôt qu'un arrière-plan à mon récit, car, comme le souligne Milan Kundera :

Non seulement la circonstance historique doit créer une situation nouvelle pour un personnage du roman, mais l'Histoire doit *en elle-même* être comprise et analysée comme situation existentielle. [...] La situation historique n'est pas ici un arrière-plan, un décor devant lequel les situations humaines se déroulent, mais elle est en elle-même une situation humaine, une situation existentielle en agrandissement¹.

En ce sens, Kundera répondait bien à mes prémisses de départ, car je n'avais pas d'histoire en tête : je tenais à examiner la guerre comme situation existentielle et

¹ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 56-57.

j'envisageais les personnages comme des « ego expérimentaux », selon les termes de ce même auteur. J'étais intéressée à la fois par la technique du roman proposée par Kundera et par des réflexions de Sartre. Car mon idée d'écrire un roman de la guerre s'inspire fortement des propos suivants du philosophe :

Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'occupation allemande. [...] cet immonde et fade visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes : à cause de tout cela nous étions libres. [...] Les circonstances souvent atroces de notre combat nous mettaient enfin à même de vivre, sans fard et sans voile, cette situation déchirée, insoutenable qu'on appelle la condition humaine².

En effet, j'avais l'impression que la guerre, comme expérience-limite, était révélatrice de la condition humaine. Comment un personnage se comporte-t-il devant la menace omniprésente de la mort ? En choisissant le roman comme genre littéraire, j'avais l'occasion de « faire devenir » mes personnages, dans leur existence, puisque « le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable³ ».

Au cours du processus d'écriture, je cherchais à comprendre la guerre et les personnages de mon histoire. Puisque je n'avais pas vécu cette époque, je nageais en pleine interrogation et je voulais comprendre, connaître par le biais du médium littéraire. Pour Broch, inspirateur de Kundera, le roman est le seul genre littéraire où « L'enjeu est la connaissance de la réalité, la transmutation de la réalité en

² Jean-Paul Sartre, « La République du silence », dans *Situations III*, Paris, Gallimard, 1949, p. 153.

connaissance⁴ ». Pour Kundera, depuis que le roman a pris forme, il lève le voile sur nombre de situations existentielles : « Un par un, le roman a découvert, à sa propre façon, par sa propre logique, les différents aspects de l'existence⁵ ». Il me semblait alors que le roman pouvait me conduire à cette découverte, du moins les propos de Kundera la stimulaient-ils.

Chez Ajar, l'Histoire n'a d'importance que par la relation qu'elle entretient avec les personnages et leur mémoire. Dans *L'Angoisse du roi Salomon*, la situation humaine qu'il explore est celle de la vieillesse. À partir d'elle et en elle évoluent les personnages conçus comme des ego expérimentaux : Jean va quand même jusqu'à entamer une relation avec Mademoiselle Cora, de plus de quarante ans son aînée. Il exploite les possibilités de son être, se révèle dans l'action. Les commentaires, quant à eux, sont susceptibles de représenter un moyen de connaissance pour comprendre une situation.

Dans mon cas, je ne savais pas quel jugement poser sur Robert : est-il un traître ou un homme, avec toutes les faiblesses que cette condition suppose ? Léa lui crache à la figure, Philippe lui réserve le sort de la mémoire douloureuse, mais Paul n'en dit rien. Comment se prononcer sur une partie inconnue de nous-mêmes, qu'aurais-je fait, moi ? C'est dans cet esprit que je m'efforçais de comprendre en posant parfois des questions. D'ailleurs, dans *L'Art du roman*, Kundera explique que, Dieu comme

³ Milan Kundera, *op. cit.*, p. 61.

⁴ Hermann Broch, *Création littéraire et connaissance*, Paris, traduction française Gallimard, « Tel », 1966, p. 144.

⁵ Milan Kundera, *op. cit.*, p. 19.

unique juge ayant disparu, une foule de vérités relatives sont apparues, disséminées parmi les hommes. Pour Kundera, cependant, cette décomposition de la Vérité unique a une conséquence importante :

Ainsi, le monde des Temps modernes naquit et le roman, son image et modèle, avec lui. [...] L'homme souhaite un monde où le bien et le mal soient nettement discernables car est en lui le désir, inné et indomptable, de juger avant de comprendre. [...] Dans ce « ou bien-ou bien » est contenue l'incapacité de supporter la relativité essentielle des choses humaines, l'incapacité de regarder en face l'absence du Juge suprême. À cause de cette incapacité, la sagesse du roman (sagesse de l'incertitude) est difficile à accepter et à comprendre⁶.

Dans cette optique de création, personnages et situations fournissent matière à recherche et il faut « affronter, au lieu d'une seule vérité absolue, un tas de vérités relatives qui se contredisent (vérités incorporées dans des *ego imaginaires* appelés personnages), posséder donc comme seule certitude la *sagesse de l'incertitude*⁷ ».

L'intérêt d'analyser le dernier roman d'Émile Ajar, intitulé *L'Angoisse du roi Salomon*, provient alors de plusieurs raisons : d'abord, il y a la mémoire de la guerre présente entre Mademoiselle Cora et le roi Salomon, ensuite, la présence de commentaires qui explorent une rhétorique s'apparentant à la mienne, le dialogue avec le lecteur et une situation existentielle analysée par ce biais, à savoir celle de la vieillesse. L'étude porte sur les commentaires émis par le narrateur, commentaires liés à la situation dans laquelle se trouve celui-ci (et/ou les autres personnages). Il

⁶ Milan Kundera, *op. cit.*, p. 21-22.

⁷ Milan Kundera, *op. cit.*, p. 21.

s'agit à la fois de définir ce métadiscours et de le classer pour saisir sa portée signifiante. En fait, l'hypothèse est la suivante : ces commentaires semblent illustrer la situation du narrateur, laquelle est liée à l'esprit même du roman, à savoir celui de la fatalité de l'existence. Dans et par eux, le lecteur plonge dans le cœur du propos, dans l'essence même des thèmes inhérents au récit : la mort, la vieillesse, l'amour et l'angoisse d'aimer, de vieillir, de mourir. Ainsi, la place du lecteur doit être prise en compte, étant donné qu'à la lecture de ces commentaires, un dialogue est susceptible de s'instaurer entre celui-ci et le narrateur. D'ailleurs, leur dimension parfois proverbiale invite à la réflexion.

L'histoire de *L'Angoisse du roi Salomon* est celle de Jean, un jeune homme possédant un taxi qui rencontre Monsieur Salomon, « le roi du pantalon », octogénaire juif. Celui-ci est fortuné et parraine une association appelée S.O.S. *Bénévoles* où, comme l'explique Jean : « l'on peut téléphoner jour et nuit quand le monde devient trop lourd à porter et même écrasant et c'est l'angoisse. » (p.11) Tout au long du roman, Jean, narrateur homodiégétique, raconte son expérience au sein de cette association, où il rencontre des gens en détresse pour leur apporter du réconfort avec des cadeaux que le roi Salomon lui demande d'offrir. En parallèle, Jean découvrira l'histoire d'amour du roi Salomon et de Cora Lamenaire, ancienne chanteuse réaliste, histoire de mémoire refoulée et de souffrances inavouées. Le personnage de Jean apparaît singulier, car il est constamment envoûté par la recherche de vérité qu'il s'amuse à trouver dans le dictionnaire – nous reviendrons sur ce recours symbolique aux définitions. Par ailleurs, ce narrateur se révèle également cinglant de lucidité : il adopte un point de vue clair sur telle situation ou telle expérience en en donnant une

image, d'où ses étonnantes expressions qui débouchent sur ce que nous avons appelé des *commentaires*, et qu'il s'agit désormais de définir.

Les commentaires dans ce roman se présentent sous des formes diverses. Apparaissent-ils à des moments précis de la narration, en des lieux particuliers ? S'ils étaient complètement absents du texte, la vision du monde révélée par l'œuvre s'en trouverait-elle modifiée ? En cernant la fonction de ces commentaires, nous serons à même de déceler l'orientation qu'ils donnent au texte.

Dans une perspective d'analyse globale, nous aurons recours à deux théories générales du discours : l'esthétique de la réception de Hans Robert Jauss et le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine. La première théorie sera utilisée pour cerner la place et le rôle du lecteur, alors que la seconde apportera un éclairage au fonctionnement des commentaires. Afin de poser concrètement les bases de ces perspectives, il apparaît utile de résumer quelques points de ces théories, pour glisser ensuite dans le particulier, c'est-à-dire dans la définition des commentaires, avec Harald Weinrich.

Avec Jauss, le lecteur a une place primordiale dans l'appréciation de l'œuvre, car celle-ci n'est pas uniquement définie par le texte qu'elle contient ; la réception doit aussi être prise en compte, parce que

l'œuvre vit dans la mesure où elle agit. L'action de l'œuvre inclut également ce qui s'accomplit dans la conscience réceptrice et ce qui s'accomplit en l'œuvre elle-même. [...] L'œuvre est une œuvre et vit en

tant que telle dans la mesure où elle *appelle* l'interprétation et *agit* à travers une multiplicité de significations⁸.

Comme nous le verrons au cours de l'analyse, les commentaires semblent recouvrir cette double fonction d'*appel* et d'*action* : le lecteur est fréquemment interpellé par des vérités prenant la forme de réflexions ou de généralisations et qui jaillissent du texte, apportant au récit une épaisseur supplémentaire. Il n'y a pas que l'histoire, il y a *aussi* une réflexion, vivante, lucide, une sorte de vision du monde – en sous-couche de la diégèse – donnée par le narrateur. Le lecteur interprète le commentaire – c'est là la fonction d'appel de l'œuvre – et il crée du sens au travers de toutes les significations qu'il porte en lui, qu'il connaît déjà – c'est là la fonction d'action de l'œuvre. Étant donné que l'œuvre littéraire ne représente pas seulement la réalité, mais qu'elle crée de la réalité, elle a alors la possibilité d'« affranchir l'homme des préjugés et des représentations figées liées à sa situation historique et de l'ouvrir à une perception nouvelle du monde, à l'anticipation d'une réalité nouvelle⁹ ». Ainsi, le narrateur pousse le lecteur à remettre en cause sa propre vision du monde, à modifier ses perceptions, mais surtout, il bouscule les idées reçues.

Si l'œuvre littéraire n'est pas seulement, comme le souligne Jauss, représentation de la réalité, mais aussi une création qui ouvre le lecteur à une nouvelle perception, si elle modifie son horizon d'attente, *L'Angoisse du roi Salomon* est tout désigné pour

⁸ Karel Kosik, cité dans Hans Robert Jauss, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans *Pour une esthétique de la réception*, Paris, traduction française Gallimard, 1978, p. 39.

⁹ Hans Robert Jauss, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans *Pour une esthétique de la réception*, Paris, traduction française Gallimard, 1978, p. 38.

être abordé ainsi, étant donné qu'il comporte un grand nombre de commentaires à portée réflexive.

Par ailleurs, en suivant Bakhtine, nous estimons que tout acte de parole est un discours idéologique puisque la conception du langage, chez cet auteur, réfère à une interaction de discours sociaux. Et comme les commentaires présents dans le roman d'Ajar prennent parfois leur source dans les idées reçues ou encore se prononcent sur telle ou telle situation, la notion d'interdiscursivité semble importante à considérer. En parlant du livre, Volochinov, élève et collaborateur de Bakhtine, écrit :

Il est l'objet de discussions actives sous forme dialoguée. [...] Ainsi le discours écrit est en quelque sorte partie intégrante d'une discussion idéologique à grande échelle : il répond à quelque chose, il réfute, il confirme, il anticipe sur les réponses objectives potentielles, cherche un soutien¹⁰.

Les commentaires dans *L'Angoisse du roi Salomon* instaurent manifestement un dialogue avec le lecteur en réfutant certaines idées reçues, en confirmant des situations ou encore en anticipant sur des lieux communs.

Pour ce qui est du terme « commentaire », il provient de l'ouvrage de Weinrich¹¹, où l'auteur distingue entre *récit* et *commentaire*, à partir du recensement des temps verbaux dans le texte. La théorie de Weinrich pourrait s'exposer globalement (je ne prétends pas ici à l'exhaustivité) comme suit : dans la perspective de la linguistique textuelle, Weinrich remarque un comportement des temps verbaux qu'il qualifie

¹⁰ Valérien Nikolaïevitch Volochinov cité dans Jean Peytard, *Mikhaïl Bakhtine : dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand Lacoste, « Référence », 1995, p. 36.

¹¹ Harald Weinrich, *Le Temps*, Paris, Seuil, « Poétique », 1973.

d'« obstiné » et une dominance temporelle dans des textes divers. Il classe les temps verbaux en deux groupes : le groupe I est celui du monde commenté, c'est-à-dire des textes commentatifs, lesquels démontrent des affinités avec les thèmes scientifiques (Weinrich donne l'exemple de la *Critique de la raison dialectique* de Kant), et des temps commentatifs (présent, passé composé et futur) ; le groupe II est celui du monde raconté, des textes narratifs, lesquels présentent des affinités avec le récit d'événements (Weinrich donne l'exemple du roman de Sartre, *Les mots*), et des temps narratifs (passé simple, imparfait, plus-que-parfait et conditionnel). À partir de l'opposition de ces deux groupes, le narrateur (pour Weinrich, le locuteur) fait son choix dans les temps verbaux en adoptant une *attitude de locution* propre à l'un ou l'autre des groupes. C'est le premier axe d'analyse dont Weinrich se sert pour aborder les textes. Les deux autres axes d'analyse, soient la *perspective de locution* et la *mise en relief*, ne servent pas notre propos.

Lorsqu'elle verse du côté des temps commentatifs, l'attitude de locution provoque une tension chez le lecteur, alors que lorsqu'elle verse du côté des temps narratifs, elle provoque une détente. En fait, le locuteur influence l'auditeur par les temps verbaux qu'il choisit d'employer dans son texte et qui donnent un signal à l'auditeur, car là se crée une communion entre les deux, donc une attitude de communication commune :

Selon qu'ils [les temps] signalent commentaire ou récit, ils transforment la situation de communication, et ce changement d'orientation est pour l'auditeur d'une pertinence extrême. [...] Cette obstination des morphèmes temporels à signaler commentaire et récit permet au locuteur d'influencer l'auditeur, de modeler l'accueil qu'il souhaite voir réserver à

son texte. En employant les temps commentatifs, je fais savoir à mon interlocuteur que le texte mérite une attention vigilante. Par les temps du récit, au contraire, je l'avertis qu'une autre écoute, plus détachée, est possible¹².

Ainsi, dans le roman *L'Angoisse du roi Salomon*, il y a une part de commentaire, car il peut y avoir commentaire dans récit et vice versa. L'histoire est racontée par Jean et, sporadiquement, la voix du commentaire intervient. Par exemple, dès le début du roman, le narrateur présente le roi Salomon qui monte dans son taxi : «Je n'avais encore jamais transporté quelqu'un d'aussi bien habillé à son âge». Suit le commentaire où les temps verbaux sont ceux du monde commenté :

J'ai souvent remarqué que la plupart des vieux messieurs en fin de parcours, même les plus soignés par les personnes qui s'en occupent, portent toujours des vêtements qu'ils avaient déjà depuis longtemps. On ne se commande pas une nouvelle garde-robe pour le peu de temps qui vous reste, ce n'est pas économique¹³.

Et le récit continue puisque Monsieur Salomon n'était pas comme ça, il était habillé avec défi et confiance, etc. Le commentaire, élément de métadiscours, n'est pas extérieur au récit : il émane du personnage de Jean qui commente un trait caractéristique du roi Salomon (son élégance, son luxe, son style...), trait qui se distingue du comportement habituel des personnes âgées. Dans cette situation de communication propre au monde commenté,

le locuteur a une attitude tendue; ses propos s'en trouvent aiguisés, car ce dont il parle le touche de près, et il lui faut également toucher celui à qui il s'adresse. Tous deux sont concernés. Ils ont à agir et à réagir. Tout commentaire est un fragment d'action ; si peu que ce soit, il modifie la situation des deux partenaires et les engage ainsi l'un et l'autre. On

¹² Harald Weinrich, *Le Temps*, Paris, Seuil, « Poétique », 1973, p. 30.

¹³ Émile Ajar, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, « folio », 1979, p. 9-10.

comprend que les paroles non narratives soient foncièrement dangereuses¹⁴.

Évidemment, dans ce commentaire, l'apparition du pronom indéfini est assez révélatrice de la coupure instaurée avec la narration. Le rapport au lecteur se trouve donc nécessairement impliqué, parce que celui-ci ne peut que se sentir interpellé par cette forme grammaticale à la fois neutre – elle ne vise personne en particulier – et englobante – elle vise tout le monde.

Dans ce passage, on glisse de la narration au « discours vécu » du narrateur pour aboutir au commentaire qui a là une valeur illustrative de la situation dans laquelle se trouvent les personnages. L'élément de métadiscours recèle une dimension proverbiale, davantage accentuée parce qu'amenée par le pronom indéfini *on*. S'il n'y avait que le discours vécu entremêlé dans la narration et si ce passage au *on* était supprimé, il n'y aurait pas d'adresse au lecteur. Tandis que dans le contexte qui nous occupe, le lecteur ne peut que se tenir sur ses gardes : qu'est-ce que *le peu de temps qu'il vous reste*, comment agir et réagir face à l'éventualité de la fin ? Une voix, celle des vieux en général, passe par le narrateur, qui est ici le médium et qui se situe face à cette question : ce n'est pas économique de se refaire une nouvelle garde-robe avant de mourir. Voilà donc, peut-être, la tension exprimée par le commentaire qui agit entre la position du locuteur et celle de l'auditeur. Tous les commentaires du roman ne sont pas amenés de la même façon. La question est donc de savoir s'ils agissent toujours de la même manière, à savoir s'ils créent une tension en interpellant le

¹⁴Harald Weinrich, *op. cit.*, p. 33.

lecteur, s'ils émettent toujours une opinion ou si chaque commentaire a sa propre fonction.

Suite à une lecture orientée vers le recensement des commentaires, il serait possible de les classer en quatre catégories : le commentaire amené par le pronom indéfini *on*, celui amené par la conjonction de coordination *car*, le commentaire émis par une formule impersonnelle ou démonstrative (Il y a, Il faut, ou C'est..., Ça...) et enfin le commentaire qui passe par le pronom personnel *vous*, signalant ainsi l'adresse au lecteur faite par le narrateur – et non l'adresse directe à la « Diderot », où c'est l'auteur qui apostrophe directement le lecteur. Ces catégories ne prétendent nullement à l'étanchéité : les exemples donnés dans chacune d'elles seront accompagnés de contre-exemples, afin de permettre la meilleure définition possible.

Chaque commentaire relevé comme tel ressemble à une phrase ou à une partie de phrase ne servant pas directement le déroulement de la diégèse et où le temps employé est principalement le présent. Ainsi, le pronom indéfini *on* qui équivaldrait à un *nous* – dans un registre de langue populaire souvent utilisé dans ce roman – intégré à la narration ne serait pas considéré comme introducteur de commentaire puisque ce *on* n'altérerait pas le déroulement de l'histoire, alors que le *on* commentatif suscite la réflexion. Il faut que le *on* ou autre introducteur fasse partie d'un métadiscours. Voici deux exemples comprenant le pronom indéfini en question : le premier servira à pointer un *on* narratif, le second, un *on* métanarratif apportant un commentaire. Au début du roman, Jean promène le roi Salomon dans son taxi et se dit, en l'observant : « [...] il regardait dehors pendant qu'on roulait, [...], alors qu'on

était seulement boulevard Poissonnière¹⁵ ». Ce *on* fait partie de la narration : avec lui, il est possible de voir les personnages, rien d'étranger à la diégèse n'intervient. Par contre, dans l'exemple suivant : « On trouve toujours quelqu'un à qui parler quand on a les moyens¹⁶ », il y a une pause – dont l'indice est le temps présent – dans le déroulement de la diégèse, et cette coupure temporelle invite à la réflexion.

Dans les commentaires amenés par la conjonction de coordination *car*, force est de constater qu'une explication s'annonce. Cela dit, ce n'est pas toujours, même presque jamais, celle à laquelle le lecteur pourrait s'attendre. Ainsi, lorsque Jean pose au roi Salomon une question au sujet de l'expression *prêt-à-porter*, celui-ci s'arrête devant lui « avec une expression de bonté un peu triste » et le commentaire suit, avec le temps présent signalant à nouveau la pause : « L'expression de bonté est toujours un peu triste, *car* elle sait à quoi elle a affaire¹⁷ ». En fait, quand le roi Salomon se met à se promener de long en large dans son bureau avant de répondre à Jean, c'est parce que l'appellation du prêt-à-porter sort du domaine vestimentaire pour se diriger directement vers sa connotation symbolique. Et c'est justement cette symbolique qui crée une certaine tristesse chez le roi Salomon. Dans cette perspective – et avant de revenir à l'analyse du commentaire, il apparaît utile de présenter la définition du prêt-à-porter – symbolique – donnée par le roi Salomon :

Dès qu'un enfant vient au monde, que fait-il ? Il se met à crier. Il crie, il crie. Eh bien, il crie parce que c'est le prêt-à-porter qui commence... Les peines, les joies, la peur, l'anxiété, pour ne pas parler d'angoisse... la vie

¹⁵ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 9.

¹⁶ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 48.

¹⁷ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 27 (je souligne).

et la ... Enfin, tout le reste. Et les consolations, les espoirs, les choses que l'on apprend dans les livres et qu'on appelle philosophiques, au pluriel... et qui sont du prêt-à-porter aussi. Quelquefois celui-ci est très vieux, toujours le même, et quelquefois on en invente un nouveau, au goût du jour¹⁸...

Il faut savoir que cette expression demeure centrale dans tout le roman, et ce, pour deux raisons principales : elle est en symbiose même avec la fonction du roi Salomon, le roi du pantalon, du prêt-à-porter, version littérale, et elle est employée à certains endroits pour représenter l'angoisse du roi Salomon vis-à-vis du prêt-à-porter, version symbolique.

Ainsi, expliquer cela à Jean, lui parler de l'angoisse, de son angoisse, éviter même de prononcer le mot *mort*, cause une certaine tristesse au roi Salomon, angoissé par son prêt-à-porter qui se fait vieux. Son expression de bonté pourrait venir du fait qu'il apprécie Jean : il est conscient de sa recherche et de son questionnement existentiels. C'est, en quelque sorte, une bonté paternelle qui le comprend. D'ailleurs, après cette « définition », Jean revient aux personnages en situation, avant de clore la définition par un autre commentaire : « Et puis il m'a mis, comme il le fait souvent, une main sur l'épaule d'un geste éducatif, et il s'est tu pour m'encourager, *car*, des fois, la pire des choses qui peut arriver aux questions, c'est la réponse.¹⁹»

Ce deuxième commentaire prend racine à partir de la conjonction de coordination : si la phrase se terminait après « m'encourager » et qu'une autre commençait après « *car* », on obtiendrait une généralisation syntaxiquement et sémantiquement

¹⁸ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 27.

autonome : « Des fois, la pire des choses qui peut arriver aux questions, c'est la réponse. » Dans le premier exemple sur l'expression de bonté, l'explication apportée par le « car » conduit à une vérité générale sous la forme d'un commentaire proverbial, qui devient une sorte de « prêt-à-porter langagier ». Toutefois, dans les deux exemples (la bonté et les questions), il y a une tentative d'explication tendant vers la généralisation. Chacune des « explications » introduites dans l'histoire par le *car* est si fortement liée à la situation vécue par les personnages qu'on la comprend immédiatement, mais ce ne serait peut-être pas le cas si on la lisait hors contexte. Cependant, quand le lecteur y réfléchit à partir de la situation particulière inscrite à l'intérieur du livre dans l'intention de la placer sur le plan général, en demandant au commentaire de montrer, si l'on peut dire, sa dimension universelle, il peut la trouver, c'est-à-dire qu'il lui est alors permis de percevoir le monde d'une nouvelle façon : il lui est alors possible de se faire une autre conception de la bonté. L'expression de bonté est toujours un peu triste parce qu'elle sait à quoi elle a affaire : la fragilité de l'autre, sa faiblesse ? Par ailleurs, les réponses aux questions sont parfois aussi les pires choses qui peuvent arriver : si le roi Salomon sait qu'il vieillit, il ne veut pas savoir quand il va mourir ; il élude la question puisqu'il sait que « la pire des choses qui peut arriver aux questions, c'est la réponse ».

Du côté du narrateur, nous commençons à voir qu'il est en train de se former à travers son discours puisque, à force de vivre et de raconter son histoire, il y réfléchit et la commente. Nous percevons également sa pluralité, puisqu'il est déterminé socialement par des échanges de discours, principalement avec le roi Salomon et

¹⁹ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 27 (je souligne).

Chuck. Nous n'avons donc pas simplement affaire à un personnage qui occupe la position stricte de narrateur, mais plutôt à un personnage-narrateur-commentateur comme en quête de lui-même, cherchant à crever l'abcès de l'angoisse suscitée par le vieillissement et la mort. En fait, ce texte pourrait peut-être se concevoir comme roman initiatique sous forme d'histoire commentée. Jean est jeune, il a tout à apprendre : l'amour, la vie, la mémoire, la vieillesse, l'angoisse, la mort... Ici, la théorie de Bakhtine peut nous éclairer :

Le langage est une expérience de l'énonciation, une expérience singulière et personnelle de l'ensemble des énoncés d'une société. Tout locuteur, dans la construction de son énoncé, est sensible à l'ambiance discursive. Il ressent que parler ne va pas sans une évaluation de la situation dans laquelle il énonce/s'énonce, sans une évaluation du contexte énonciatif, c'est-à-dire des énoncés déjà là²⁰.

Au travers de toutes les situations qu'il est amené à vivre et des discours qu'il entend, le narrateur doit constituer son propre « prêt-à-porter » et il trouve un guide en la personne de monsieur Salomon. Issus d'une évaluation faite par le narrateur, les commentaires surgissant de l'expérience ponctuent, en quelque sorte, ses apprentissages, sa quête...

Jusqu'à maintenant, trois théoriciens permettent d'éclairer ces éléments de métadiscours – qui ne sont parfois que des fragments : Weinrich, avec sa distinction entre *récit* et *commentaire* et sa prise en compte de l'axe locuteur – auditeur, c'est-à-dire *l'attitude de locution* ; Jauss, avec la fonction de l'œuvre littéraire, que nous utilisons ici pour saisir la portée signifiante des commentaires dans la perspective de

²⁰ Jean Peytard, *op. cit.*, p. 29.

la réception du texte, puis Bakhtine, avec la prise en compte de l'interaction des discours. Jusqu'à maintenant aussi, deux hypothèses ont été émises : les commentaires représentent le cœur du texte et le roman est peut-être une sorte de roman initiatique. Pour les deux autres catégories identifiées qu'il reste à présent à analyser, il s'agira de vérifier si ces deux théoriciens nous sont encore d'un quelconque secours et si les hypothèses se trouvent infirmées ou confirmées.

La troisième catégorie sur laquelle nous nous penchons est celle des formules que nous avons qualifiées « d'affirmatives », où l'on peut retrouver des verbes impersonnels, des pronoms démonstratifs, ou encore une simple phrase qui fait mine d'affirmer une vérité. C'est le commentaire sans l'explication, c'est-à-dire celui qui se rapproche le plus du proverbe. Par exemple, quand Jean offre un bouquet de fleurs à mademoiselle Cora avant de sortir et qu'elle y plonge son visage, il dit qu'« on n'aurait jamais cru qu'elle était d'avant-guerre » et il poursuit ainsi : « Le temps est une belle ordure, il vous dépiaute alors que vous êtes encore vivant, comme les tueurs de bébés phoques. J'ai pensé aux baleines exterminées, et je sais pourquoi : parce que c'est ce qu'il y a de plus gros, comme extermination²¹ ». Ce commentaire est un véritable « arrêt sur image », car il suit la description de mademoiselle Cora en train de sentir les fleurs avec toute l'innocence d'une petite fille. Sur cette image, une voix commente la situation. Il y a là un dialogue avec le lecteur. En outre, ce commentaire nous amène bel et bien dans le cœur du roman, dans la réalité décapante de la situation. L'altération produite par le temps est terrible : une femme autrefois jeune et belle se flétrit et devient laide. Le temps ne permet pas de conserver la force et la

vigueur propres à la jeunesse. Le narrateur voit ce ravage du temps et le montre au lecteur en faisant un commentaire qui passe par une comparaison, laquelle déplace et dramatise la réalité du propos. Cette comparaison donne même une tonalité tragique : alors que c'est du vieillissement qu'il s'agit, l'image des baleines évoque le meurtre (dépiauter) et même l'extermination (énorme)²². Jean avance dans sa quête, il se nourrit du *pourquoi*, c'est-à-dire du sens. D'ailleurs, il le dit lui-même : « Et je sais pourquoi ». À sa manière, il réfléchit et trouve des réponses sur le sens de l'existence. Dans cette optique, l'hypothèse de la quête se trouve confirmée, comme celle de l'ouverture des perceptions. En effet, pour Jauss, c'est l'horizon d'attente du lecteur qui peut se trouver modifié : la correspondance, établie par métonymie, entre l'importance de l'extermination et la grosseur de l'animal exterminé ne va pas de soi dans le discours commun, ce n'est pas une idée reçue, mais bien plutôt un clin d'œil à la fois plein d'humour et de tragique. Ce jeu métonymique, où l'objet est pris pour le résultat, bouleverse, créant une certaine controverse dans l'esprit du lecteur : les exterminateurs assoiffés de puissance sont susceptibles d'être comblés par un objet aussi gros qu'une baleine – ou aussi grand qu'un peuple entier.

Quand Monsieur Salomon va consulter une voyante, Jean n'en revient pas et il s'en indigne, c'est sa toute première réaction. Par la suite, en réfléchissant, donc en nous amenant dans ses pensées, il se dit : « [...] qu'il avait raison, après tout, de se faire lire l'avenir, *il n'y a pas* que les années qui comptent, *il y a* aussi les mois et les

²¹ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 77.

²² Cette extermination pourrait faire penser au génocide des Juifs (« ce qu'il y a de plus gros »).

petites semaines²³». Cette fin de phrase est terrible : qu'est-ce qui compte quand on a plus de quatre-vingts ans ? À quinze ans, l'angoisse de la mort est quasi inexistante, l'éternité nous appartient, alors que plus on vieillit, plus le temps passe vite et plus l'unité de mesure rétrécit, car tout file à une allure qu'on ne peut ralentir. Alors, oui, les petites semaines sont susceptibles de compter autant que les années à venir pour un adolescent. C'est un commentaire pénétrant qui peut faire sourire lors d'une première lecture, mais qui donne aussi le pouls de l'angoisse du roi Salomon. En même temps, Jean joue encore sur une idée reçue, qui est une locution langagière : « Les années passent (vite) » pour « Le temps passe (vite) ». Le commentaire se fonde sur l'équivalence admise de façon courante, passée dans la langue, entre « le temps » et « les années ». Cette équivalence est revue, adaptée, voire corrigée par le narrateur. L'interdiscours des lieux communs apparaît essentiel pour prendre la mesure du commentaire, lequel a alors forcément une fonction critique.

Comme dernier exemple de cette catégorie, prenons le passage où Jean raccompagne mademoiselle Cora chez elle après leur sortie au Slush – nous nous concentrerons uniquement sur les formules impersonnelles et démonstratives contenues dans les citations. Elle est ivre et blottie contre lui dans la voiture. Jean est quelque peu dégoûté par cette situation irrégulière où une femme de plus de soixante ans est collée à un jeune homme : « *Il faut* ajouter aussi que nous avons des tendances obéissantes et soumises, une vieille femme est une vieille femme, elle doit tenir cela pour acquis et *c'est considéré* comme nul et non avenu. *C'est fou* ce qu'on accepte.²⁴ » Dans ce

²³ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 111 (je souligne).

²⁴ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 144 (je souligne).

monologue intérieur, Jean réfléchit à ce que nous acceptons comme allant de soi ; il se trouve « dégueulasse » d'obéir à ces horribles conventions, de regarder la vieillesse comme une maladie et il se dit : « alors que le premier devoir, *c'est* de ne pas accepter et d'être contre nature quand la nature *c'est* des conventions numériques, le nombre d'années qu'elle vous marque sur l'ardoise, la vieillesse et la mort comme *c'est* pas permis.²⁵ » Voilà bien une autre façon d'appréhender le temps qui passe, la vieillesse et le regard des autres. Ici aussi, nous sommes encore en situation d'opposition vis-à-vis d'une idée reçue. Pourquoi subir le temps qui passe ? D'où provient cette convention d'accepter un sort aussi dévalorisant, aussi dur que celui de la vieillesse, même si cela est inhérent à la nature ? Jean se prononce : il faut être « contre nature » parce que ses conventions numériques, etc., « *c'est* pas permis ». Alors, si, comme le pense Jauss, le sens de l'œuvre n'est pas intemporel, puisqu'il se construit dans ses interprétations successives, Jean construit le sens de sa vie ainsi et il est en constant changement. À travers l'histoire et toutes les situations qu'il est amené à interpréter, il se construit, il réagit à la vie comme aux idées reçues.

Le narrateur examine le réel, rapportant ses observations sous forme de discours commenté, puisque « [...] rapporter un discours externe, *c'est* extraire un segment du discours ambiant, et l'acte d'extraction oblige à juger, à peser, à évaluer – comme il en sera pour l'acte d'insertion.²⁶ » Les lieux communs sont passés au microscope, observés, analysés, évalués, avant que d'être l'objet d'un collage minutieux à l'intérieur du texte. En somme,

²⁵ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 144-145 (je souligne).

²⁶ Jean Peytard, *op. cit.*, p. 39

tout énoncé formulé [...] est déjà une réponse. Parce que le locuteur, quand il prend la parole, initialement, construit son énoncé, non seulement en direction de l'auditeur/interlocuteur, mais aussi en fonction des énoncés déjà perçus, reçus, intériorisés par lui. Construire un autre énoncé, ce n'est jamais que répondre à d'autres énoncés.²⁷

Dans ce roman où le lecteur se trouve à la fois interpellé par les réflexions du narrateur qui est lui-même en réaction au discours social, nous pouvons penser que nous sommes en présence d'un dialogue à trois voix qui chercherait à répondre aux idées reçues.

Enfin, la dernière catégorie de *commentaire* est celle de l'adresse implicite au lecteur. En effet, le narrateur utilise parfois le pronom personnel *vous* en impliquant le lecteur beaucoup plus fortement qu'avec le pronom indéfini *on* dont il était question dans la première catégorie – nous ne nous attarderons que sur ce pronom personnel dans les citations, afin de cibler la fonction du *vous*. Dans le passage suivant, le narrateur parle des oiseaux englués dans la marée noire en Bretagne et dit que, dans les journaux,

Ils donnaient même les noms des condamnés, les macareux, les fulmans, les pingouins et les fous de Bassan, et d'autres espèces que je n'ai pas voulu retenir, quand on ne connaît pas les noms, ça fait moins. Si je n'avais pas rencontré monsieur Salomon et mademoiselle Cora et tous les autres, j'y aurais pensé moins. Lorsque *vous* voyez dans la rue une très vieille personne [...] *vous* y pensez un moment d'une manière générale et sans *vous* précipiter vers elle avec *votre* prêt-à-porter. [...] mais ça fait toujours beaucoup plus mal quand c'est chez quelqu'un que *vous* connaissez personnellement.²⁸

²⁷ Jean Peytard, *op. cit.*, p. 95

²⁸ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 114 (je souligne).

Le pronom personnel *vous* interpelle le lecteur : sans aucun doute ne pas connaître quelqu'un nous rend moins sensible au sort qui lui est réservé. D'ailleurs, Jean explique que s'il n'avait pas connu monsieur Salomon, mademoiselle Cora ainsi que tous les autres, il aurait moins pensé à ces oiseaux englués. Ces deux personnages reflètent l'image de la condamnation qu'il ne peut plus ignorer, à présent. Ainsi, le narrateur dit au lecteur : *vous savez, quand vous connaissez, ça fait plus mal. Vous ne pouvez plus vous défiler*. Il serait également possible d'entendre : *vous aussi, vous connaissez mademoiselle Cora et monsieur Salomon, désormais...*

Lorsque le chapitre se termine sur l'histoire d'une entreprise de pompes funèbres rénovée en boutique de prêt-à-porter, le narrateur conclut ainsi : « C'est *vous* dire. » Cette adresse implicite au lecteur fait ressortir la nature même du commentaire observée par Weinrich : axe locuteur-auditeur appaïent, adresse au lecteur, temps présent, tension du commentaire dans ce qu'il avance. Un dialogue est instauré entre les deux, une apostrophe est lancée au lecteur : il faut réagir, déconstruire une pensée pour en construire une autre. C'est, en quelque sorte, une prise de conscience imposée par le narrateur.

Suite à l'illustration de chacune des catégories de commentaires, force est de constater que ce qui relie les quatre types de commentaires est la notion de réflexivité. En effet, en prenant position sur telle ou telle situation, le commentaire se veut une réflexion. C'est un métadiscours qui agit sur l'histoire pour permettre à la fois au lecteur et au narrateur de mieux la pénétrer. En fait, le commentaire est là pour comprendre la situation, pour l'évaluer. Il est un moyen de connaissance qui passe

par l'écriture (cf. Broch²⁹). Chaque fois que la *voix* du commentaire se fait entendre, voix attribuée jusqu'ici au narrateur, elle nous amène dans le vif du sujet, dans la profondeur du signifié. Elle trace sa *voie*.

Ainsi, un parallèle peut être établi entre le fonctionnement des commentaires et celui des définitions dans le dictionnaire. Jean commente pour mieux comprendre, pour savoir davantage. Il consulte le dictionnaire pour les mêmes raisons. Si le signifiant cherché dans le dictionnaire donne accès à un signifié unanime (ne pouvant pas être contredit) qui tranquillise Jean, les commentaires agissent de la même façon : ils interprètent l'histoire. Le recours au dictionnaire est aussi symbolique que le terme de prêt-à-porter : c'est un outil pour affronter l'existence, un moyen de réfléchir à la vie.

Suite à la discussion sur l'assassinat d'Aldo Moro, Aline, la fiancée de Jean, explique à celui-ci que s'il ne peut se désensibiliser, c'est parce qu'il n'est pas assez littéraire, qu'il n'a pas de théorie et, plus directement : « Ou, si tu préfères, pour parler comme toi... tu n'es pas assez théorique pour en arriver là. Il faut cogiter. Il faut un système³⁰ ». En effet, le seul « système » de Jean est celui du dictionnaire et ses réflexions intérieures viennent tout droit de sa sensibilité, privée de théorie. Quand Chuck lui dit que lorsqu'il utilise le dictionnaire, c'est pour se distancier de l'émotion (p. 162), il va dans le même sens. Les commentaires versent dans le cœur du propos parce qu'issus de la chair du narrateur. Et c'est ainsi que l'histoire n'est pas froide comme une liste d'événements. Si ces commentaires étaient complètement absents du

²⁹ Voir note 4.

³⁰ Émile Ajar, *op. cit.*, p. 261.

roman, l'histoire n'aurait pas recouvert les dimensions de généralisation et de réflexion, dimensions laissant place à l'entrechoquement direct des perceptions du monde, imposées au lecteur par le narrateur, et ce, sous le mode d'une quête commentée.

Certes, il n'est pas utile, en littérature, de lire des commentaires pour s'ouvrir sur le monde, c'est loin d'être une nécessité et parfois même, ils signaleraient une faiblesse de l'auteur. Cependant, les commentaires d'Ajar représentent en quelque sorte le récit d'une vie, d'une quête initiatique, enchâssé dans le récit d'une histoire : histoire et vécu s'entremêlent pour exposer une esthétique de l'effet qui passe par le métadiscours, lequel permet de rendre compte des idées reçues et d'en faire une critique. C'est une provocation pour le lecteur, pour son horizon d'attente. Les idées reçues, en tant que discours d'autrui, fournissent une matière à interprétation au narrateur, lequel leur fait face, les interprète et en fait l'examen, avant de se prononcer dans un nouveau discours. Pour « dire » ce métadiscours, le narrateur a recours à une rhétorique de la tendresse. *Tendresse : sentiment fondamental de sympathie, d'altruisme. L'Angoisse du roi Salomon* est sans doute un roman de tendresse pour tous ceux qui souffrent du prêt-à-porter.

BIBLIOGRAPHIE

AJAR, Émile, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, « Folio », 1979.

BAUDELAIRE, Charles, « L'Ennemi », dans *Les fleurs du mal et autres poèmes*, Paris, Flammarion, « GF », 1964.

BROCH, Hermann, *Création littéraire et connaissance*, Paris, traduction française Gallimard, « Tel », 1966.

JAUSS, Hans Robert, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans *Pour une esthétique de la réception*, Paris, traduction française Gallimard, 1978.

KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.

PEYTARD, Jean, *Mikhaïl Bakhtine : dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand Lacoste, « Référence », 1995.

SARTRE, Jean-Paul, « La République du silence », dans *Situations III*, Paris, Gallimard, 1949.

WEINRICH, Harald, *Le Temps*, Paris, Seuil, « Poétique », 1973.

